

BULLETIN SALÉSIEN



ŒUVRES DE DON BOSCO

TORINO 32 JUNI
(ITALIA)



Parmi les choses divines,
la plus divine est de Co-
opérer avec Dieu au salut des
âmes.

(S DENIS)

Je vous recommande l'en-
fance et la jeunesse, donnez-
leur une éducation chrétienne,
mêlez-leur sous les yeux
des livres qui enseignent à
fuir le vice et à pratiquer la
vertu.

(PIE IX)

Redoublez de force et de
talents pour retirer l'enfance
et la jeunesse des embûches
de la corruption et de l'in-
credulité, et préparer ainsi
une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE

Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum
faciat eum in terra, et non tradat eum in animam
inimicorum ejus.

PRIONS POUR NOTRE PONTIFE LÉON XIII

Que Dieu le conserve, qu'il lui donne la vie, qu'il
le rende heureux sur la terre et ne le livre pas entre
les mains de ses ennemis.

XXV^e ANNÉE — N^o 288 — JUIN 1903.

SOMMAIRE: Le Sacré Cœur — Don Bosco et l'éducation (4^e partie, I). — Le représentant du successeur
de Don Bosco en Amérique — Chronique salésienne: *Verviers, Saint-Paul Brésil: Une séance au Sénat* —
Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Patagonie, Equateur* — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice. —
Vie de Mgr Lasagna — Bibliographie — Coopérateurs défunts.

Nous ne pouvons, à notre très grand regret, dans ce numéro de juin déjà sous presse, entretenir nos lecteurs du 3^{ème} Congrès international salésien qui tient en ce moment ses émouvantes assises, et nous sommes obligés d'en renvoyer la relation au prochain Bulletin. Nous tenons cependant dès aujourd'hui à adresser notre salut le plus reconnaissant à ces vaillants chrétiens qui non seulement de l'Italie, mais encore de tous les pays du monde se sont donnés rendez-vous à Turin, dans la maison même de D. Bosco, pour y dépenser et y consacrer en faveur des Œuvres Salésiennes ce qu'ils ont de meilleur, les conseils d'une intelligence illuminée et les affections d'un cœur profondément chrétien. Du haut du ciel, notre vénéré Père les contemple et les bénit.

La même cause nous empêche de décrire les grandioses cérémonies qui se préparent pour le 17 à l'occasion du Couronnement solennel de l'Image bénie de notre bonne Mère Marie Auxiliatrice. Nos lecteurs voudront bien nous excuser et attendre patiemment le Bulletin de juillet qui leur apportera une ample compensation à ce retard nécessité par les impérieux travaux du Congrès.

Que nos chers Coopérateurs retenus chez eux s'associent à ceux qui plus heureux participent au Congrès et assisteront aux magnifiques fêtes du Couronnement. Qu'ils acclament la Madone de D. Bosco, qu'ils l'honorent, qu'ils l'invoquent et la prient de plus en plus sous ce puissant titre: *Maria, Auxilium Christianorum, ora pro nobis.*

Le Sacré Cœur

LE Mois de Marie s'est achevé et les âmes pieuses pourraient regretter de le voir finir, si elles n'avaient pas une douce compensation qui les attend : nous touchons au mois du Sacré Cœur, ou plutôt, lorsque nos bienveillants lecteurs recevront ce numéro, nous y serons déjà entrés. Les deux dévotions vont également bien à notre âme et s'accrochent des mêmes pratiques. Et c'est le désir de Notre Seigneur que nous faisons très dévotement cette année le *Mois du Sacré-Cœur*. « Le Sacré Cœur règnera malgré ses ennemis ! écrivait la Bienheureuse Marguerite Marie. Oui, il règnera ! Il me l'a dit ! Ce mot me transporte de joie ! » Elle répète en vingt endroits de ses lettres cette même parole, ferme et solennelle comme une prophétie : *Il règnera !* C'est une de ses paroles dont nous avons le moins à douter, après l'approbation donnée par l'Église à l'ensemble des écrits de Marguerite Marie.

Sans doute, ce règne rencontrera des contradictions. Satan et ses suppôts voudront s'y opposer, mais le Sacré Cœur les attend au passage, et il saura bien les réduire.

Quelle joie, bien chers Coopérateurs, et quel honneur pour nous de contribuer pour notre faible part à procurer ce règne, ou tout au moins à l'affirmer par les hommages de notre amour !

Et comment faire régner le Sacré Cœur ? Par les dispositions intérieures de notre âme ? Par les actes extérieurs de dévotion que notre Seigneur a demandés lui-même à la Bienheureuse, la consécration, l'a-

mende honorable, la communion réparatrice, les visites eucharistiques.

Assurément ces hommages sont les meilleurs que nous puissions lui offrir, puisqu'il les a lui-même déterminés. Mais un bon mois du Sacré Cœur les renferme tous, et, en les reproduisant pendant trente jours consécutifs, il en fait entrer dans la vie, l'habitude et le besoin pieux.

Attachons-nous à cette pratique. Et tout d'abord si le mois du Sacré Cœur ne se célèbre pas publiquement dans le groupe d'âmes où le bon Dieu nous a placés, faisons généreusement tout ce que le zèle d'un côté, la prudence et la discrétion de l'autre pourront nous inspirer pour le faire établir. Prions pour que cette sainte pratique soit suivie par le plus grand nombre de fidèles et s'il dépend de nous d'en entraîner quelques uns par notre exemple et nos exhortations, ne négligeons à cet effet aucune des pieuses industries que suggère un véritable amour de Notre-Seigneur. Prions, agissons. Faisons pour le Sacré-Cœur le plus et le mieux possible ; il ne se laissera pas vaincre en générosité. Prions avant tout pour le triomphe de la religion et de la civilisation chrétienne. Prions pour voir apparaître bientôt au dessus de notre horizon si troublé l'arc en ciel de la paix, de cette paix qui est l'irradiation de la justice. Prions pour le retour des dissidents à l'Église de Jésus-Christ ; prions pour la conversion des infidèles, selon le désir de Léon XIII que Dieu nous conserve miraculeusement et qui déjà en 1888 écrivait dans une mémorable encyclique : *Le remède aux*

maux dont nous souffrons est dans le retour à Jésus-Christ des individus et des peuples, dans la pratique d'une vie vraiment chrétienne.

Mais la prière ne suffit pas : il faut joindre l'aumône qui est la plus belle et la plus efficace manifestation de la charité chrétienne. Les œuvres de Dieu vivent de nos sacrifices ; et l'on peut affirmer que de tous nos sacrifices, un des plus méritoires consiste à nous dépouiller de quelque chose pour l'amour de Dieu et en faveur du prochain.

Notre bien aimé Père Don Bosco, de chère et vénérée mémoire, nous a appris la vraie dévotion au Sacré-Cœur de Jé-

sus, celle qui passe des paroles aux actes, de la prière à l'esprit de sacrifice, de la foi à la charité envers le prochain. Ayons à cœur, nous aussi, bien chers Coopérateurs, surtout durant ce mois, de faire passer dans notre vie de tous les jours les saintes leçons de notre vénéré fondateur ; les promesses de Notre Seigneur à la bienheureuse Marguerite Marie trouveront alors en nous leur heureux accomplissement, et nous obtiendrons, nous aussi, que le divin Cœur de Jésus nous soit source d'abondantes bénédictions, refuge durant notre vie, réconfort et salut à l'heure de notre départ pour le ciel.

Don Bosco et l'éducation

QUATRIÈME PARTIE

Diverses œuvres d'éducation fondées par D. Bosco

I.

Le Patronage.

Tout le monde sait que Don Bosco inaugura ses œuvres d'éducation par les patronages ou oratoires du dimanche. Rien de plus modeste que son début : c'est l'histoire de toutes les grandes œuvres.

Il commença par un élève, Barthélémy Garelli, apprenti maçon qu'il découvrit dans la sacristie de l'église S. François d'Assise, le jour de l'Immaculée-Conception, 1841. — Ce pauvre jeune homme avait seize ans, il ne savait ni lire ni écrire et n'avait pas encore fait sa première Communion. Don Bosco le fit assister à sa Messe, le catéchisa un instant, le pria de revenir le dimanche suivant et d'amener avec lui des camarades. Le jeune apprenti fut fidèle et vint le dimanche suivant avec quelques amis. D. Bosco les captura par sa bonté et ils furent exacts au rendez-vous de chaque dimanche. Les catéchumènes n'étaient que six. Ils assistaient à la sainte messe, recevaient une leçon de catéchisme et

s'amusaient ensemble ; là se bornaient alors les exercices du patronage. L'important était la persévérance. Don Bosco l'obtint par sa charité et ses prières, et le nombre des disciples grossit peu à peu. Au bout de quelques mois ils étaient vingt, puis trente, et on en comptait plus de 80 à la fin de l'année. L'année suivante ce chiffre fut doublé ; c'était déjà un patronage respectable ; l'œuvre était fondée.

Il est bon de remarquer cette progression lente qui s'opéra dans le premier patronage salésien. Elle nous apprend à ne pas courir subitement après le nombre ; autrement la base manque, l'édifice croule et il faut recommencer. D. Bosco reste ici comme partout un modèle. Il lui fallut d'abord dégrossir ces grossiers apprentis et les façonner à la vie chrétienne. Il dut les instruire, les faire prier, les préparer aux sacrements de pénitence et d'eucharistie ; leur apprendre à se tenir respectueusement dans le lieu saint, à chanter les louanges de Dieu. Il fallut les habituer à mettre dans leurs jeux la discipline indis-

pensable à toute agglomération d'enfants et de jeunes gens. D. Bosco fit d'abord un levain, et la pâte fermenta peu à peu. Quand un petit noyau fut bien formé, il servit à former les autres. Les plus intelligents devinrent les auxiliaires de leur maître en attendant que des confrères zélés vissent aider le jeune directeur du patronage. Au bout de deux ans l'œuvre fonctionnait régulièrement. Voici quels en étaient les exercices ordinaires: Dès le matin, avant la messe, D. Bosco entendait la confession de ceux qui se préparaient à communier. Vers 9 heures, il disait la messe pendant laquelle on récitait des prières et l'on chantait des cantiques. Après la messe, un récit biblique, puis les jeux qui duraient jusqu'à midi.

Après midi, les jeunes gens revenaient et l'on commençait par jouer. Vers 2 h. $\frac{1}{2}$, signal du catéchisme pour tout le monde; il durait une demi-heure. Après le catéchisme, chants, instruction et salut. Le reste de la journée était consacré à la récréation jusqu'au départ qui se faisait avec promesse réitérée de revenir le dimanche suivant.

Ainsi le patronage était une véritable œuvre d'éducation qui transformait ces natures rudes et les élevait jusqu'à Dieu. D. Bosco réalisait le songe de son enfance, il changeait les bêtes de la forêt en brebis du divin Pasteur.

On connaît la série des épreuves par lesquelles passa le patronage de D. Bosco et les persécutions de toutes sortes qui l'assaillirent. Les autorités civiles, les curés de Turin lui firent la guerre. L'opinion publique ne pouvait comprendre l'œuvre nouvelle, de sorte que D. Bosco se vit universellement abandonné et chassé de toutes parts. La marquise de Barolo ne voulut plus le supporter dans son Refuge et lui donna à choisir entre le ministère paroissial, ceux qu'elle appelait « ses vauriens » et le soin de ses orphelines. Don Bosco resta fidèle au patronage et perdit sa charge d'aumônier. Il fut alors littéralement jeté sur le pavé et sans aucune ressource. Quelques confrères qui l'avaient aidé le quittèrent; il n'y eut pas jusqu'à D. Borelli, l'ami de la première heure, qui hésita un instant. D. Bosco, chassé de partout comme un pestiféré, ne trouva bientôt plus d'église à Turin pour dire la messe à ses jeunes gens, ni de place publique pour les récréer. Il lui

fallut faire un patronage ambulante et errer dans la banlieue où on le voyait tantôt dans une église, tantôt dans une autre. On lui refusa même la jouissance d'un terrain de paturage, de sorte que le dimanche des Rameaux de l'année 1846, il eut son œuvre anéantie.

Le diable avait deviné le bien qui devait en sortir et voulait absolument la ruiner, mais la Vierge Auxiliatrice était là, et l'heure du triomphe approchait. La maison Pinardi fut d'abord louée puis achetée. Elle sera le siège définitif du patronage, un véritable centre de vie religieuse pour les jeunes apprentis, et Mgr Franzoni, l'illustre archevêque de Turin, viendra bientôt y donner la Confirmation.

Aux exercices du dimanche s'ajoute la classe du soir qui se fait pendant la semaine, puis les écoles du jour. D. Bosco est chef d'institution chrétienne, sa mission d'éducateur va se dessinant et prendra bientôt des proportions merveilleuses avec la fondation de l'internat et le commencement de la Congrégation. Pour le moment le patronage est constitué, il fonctionne, il édifie, il sanctifie et sauve des âmes. D. Bosco fait des ouvriers chrétiens en attendant qu'ils deviennent des prêtres, des religieux et des apôtres.

* * *

Mais nous voudrions montrer clairement que les patronages salésiens sont de véritables œuvres d'éducation, destinées à former à la vie chrétienne et à la piété ceux qui les fréquentent. Pour cela nous dirons ce qui s'y fait, en citant le règlement du Patronage S. François de Sales de Turin, fondé par D. Bosco et qui reste le type de tous les autres.

D'abord le but du patronage est bien précisé. Il consiste à entretenir des enfants et des jeunes gens dans d'honnêtes récréations, après qu'ils ont assisté aux offices de l'Église. On y reçoit surtout les apprentis et les jeunes ouvriers qui travaillent la semaine et ne sont libres que le dimanche. Cependant on reçoit également les étudiants aux jours de congé et de vacances. Le règlement appuie sur la participation aux offices divins comme étant le but principal du patronage, tandis que les amusements n'en sont que l'accessoire et l'attrait.

Voici quels exercices religieux sont propo-

sés aux patronnés. — D'abord tous les dimanches, avant la messe, les confesseurs ordinaires sont à leur poste pour entendre les confessions. On fait venir des confesseurs extraordinaires aux jours de grandes fêtes.

Vers 8 h. $\frac{1}{2}$ on chante les Matines de l'office de la T. S. Vierge. Après le *Te Deum* commence la messe qui est suivie d'un récit tiré de l'histoire sainte ou de l'histoire ecclésiastique. — A 2 h. $\frac{1}{2}$, catéchisme, chant des vêpres, instruction morale, salut du T. S. Sacrement.

L'exercice auquel D. Bosco paraît attacher le plus d'importance est le Catéchisme. Les enfants et jeunes gens sont distribués en nombreuses sections, selon leur âge et leur degré d'instruction. La matière à apprendre dans chaque section est bien déterminée. Les catéchistes sont pris parmi les prêtres, les abbés et des laïques instruits. Les plus grands jeunes gens du patronage peuvent être employés comme catéchistes. — Chaque catéchiste doit bien préparer la leçon qu'il aura à expliquer. Cinq minutes avant la fin de la séance, on sonne une clochette; c'est le signal de la petite histoire qui doit élire le catéchisme et qu'on a dû prévoir à l'avance. Et le saint prêtre stimule les catéchistes par cette apostrophe: « Sachez, dit-il, mes chers amis, qu'en enseignant la doctrine chrétienne, vous avez un grand mérite devant Dieu, car vous contribuez au salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, et en même temps vous rendez un service signalé à vos frères en leur montrant le chemin du bonheur pour cette vie et pour l'autre, en préparant des enfants dociles à l'Église, et de bons citoyens à la société. »

Les vices que l'on devra principalement combattre au catéchisme sont: le blasphème, la profanation du dimanche, l'impureté, le vol, le manque de regret, de ferme propos et de sincérité dans la confession. Au contraire il faut recommander la charité pour les compagnons, l'obéissance aux supérieurs, l'amour du travail, la fuite des mauvaises compagnies, la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie.

Et D. Bosco sait bien que la foi ne va pas sans la prière dans les jeunes gens, dont le cœur est brûlant d'amour pour le bien comme pour le mal; aussi recommande-t-il la communion hebdomadaire ou de quinzaine. « Au

moins, dit-il, qu'on ne passe pas un mois sans s'approcher des sacrements. » Et il indique la manière de se bien préparer et de bien faire cette grande action. Il exprime le désir qu'on entende la messe chaque jour si les occupations le permettent, et même qu'on y fasse la sainte Communion. « Prenez garde, dit-il, mes chers enfants, de n'omettre jamais votre prière du matin et du soir; faites chaque jour quelques minutes de méditation ou au moins une petite lecture spirituelle, et entendez la messe, si vous en avez le loisir. »

Avec cela D. Bosco désire qu'on introduise dans les patronages des associations de piété, surtout la confrérie de S. Louis de Gonzague avec sa réunion hebdomadaire et sa confession mensuelle, pour grouper sous la bannière de l'angélique saint les plus fervents patronnés. Plus tard le Chapitre Général y ajouta l'association de S. Joseph pour les apprentis et les ouvriers, ainsi que la confrérie du Sacré-Cœur ou du T. S. Sacrement.

Mais D. Bosco, si soigneux des intérêts spirituels de ses pupilles, n'oublia pas leurs intérêts temporels, et, dès le principe, il établit dans ses patronages une association de secours mutuels pour habituer les jeunes gens à la prévoyance, à l'économie et à la charité. Il tâchait de placer ses enfants chez de bons patrons et les visitait de temps en temps; aujourd'hui cette visite se continue par de pieux laïques qu'on appelle du nom de protecteurs.

* * *

Pour faire ressortir l'esprit que D. Bosco voulait voir régner dans ses patronages, disons encore qu'il a composé pour eux un admirable manuel de piété. Il le divisa en six parties. Dans la première se trouve une série de petites lectures sur ce que le jeune homme doit connaître, éviter, pratiquer, avec sept considérations sur les fins dernières, une pour chaque jour de la semaine. D. Bosco composa lui-même ces lectures; il le fit avec un talent merveilleux et avec une parfaite connaissance du cœur des jeunes gens.

La deuxième partie renferme toutes les pratiques de la piété chrétienne: la prière du matin et du soir, les prières avant et après le travail et les repas, les prières de la Messe basse; la pratique de la confession et de la communion avec une courte instruction sur ces deux sacrements; le chemin de

la Croix; puis les grandes dévotions catholiques au Sacré-Cœur de Jésus, à Marie Auxiliatrice, à l'Ange-Gardien, à S. Joseph, S. François de Sales, S. Louis de Gonzague; les prières de l'exercice de la Bonne-Mort.

La 3^{ème} partie est consacrée aux chants liturgiques de la Grand-Messe et des Vêpres. On y trouve le propre du temps, le commun des Saints et un propre des saints fort complet. — La 4^{ème} partie comprend l'office de la S. Vierge et l'office des Morts. — La 5^{ème} partie traite des fondements de la foi catholique, pour prémunir les jeunes ouvriers contre les sophismes des protestants et des impies. — Enfin dans la 6^{ème} partie viennent les cantiques populaires les plus usités. — Nous ne connaissons pas de manuel de piété plus pieux, plus complet, plus catholique que ce manuel de piété salésienne qu'on appelle « *la Jeunesse Instruite* », qui a été composé par D. Bosco pour ses patronages et qui est employé dans toutes ses maisons d'éducation.

Ne peut-on pas dire après cela que Don Bosco est un véritable législateur des patronages, et que personne en France, ni ailleurs que nous sachions, les a porté à un plus haut point de perfection? Le vénérable M. Joseph Allemand, fondateur du premier patronage de Marseille dès l'année 1804; M. l'abbé Timon David, son continuateur pendant quarante ans, les Frères de S. Vincent de Paul, imitateurs de l'un et de l'autre, dont les patronages sont aujourd'hui si nombreux dans la France entière, et en même temps si pieux et si bien tenus, n'ont certainement pas devancé D. Bosco. Aussi nous sommes sûrs

que le pieux fondateur de la Congrégation salésienne souscrirait volontiers aux principes directeurs des patronages français qu'on a essayé de libeller en ces termes:

1) Le patronage doit être pieux. Les enfants y sont attirés par les jeux, mais la prière seule les retient et les fait persévérer.

2) On doit donner une large part de confiance et d'administration aux enfants et aux jeunes gens déjà anciens dans l'œuvre.

3) Il faut dans les patronages établir des associations pieuses comme dans les écoles.

4) Faire la qualité pour avoir la quantité. C'est un axiôme confirmé par l'expérience. Un patronage tiède, mondain, n'augmentera jamais, car à chaque trimestre le nombre des départs dépassera celui des admissions.

5) On doit renvoyer sans hésiter les enfants et les jeunes gens qui n'ont pas l'esprit du patronage. Un patronage qui ne fait pas d'exclusion est voué à une ruine certaine. Un renvoi différé en imposera dix autres.

Et je suis sûr que D. Bosco aurait fait sienne la réflexion du T. Honoré Frère Joseph, Supérieur de la Congrégation des Frères des Écoles chrétiennes, qui disait: « Ce n'est pas sur les meilleurs acteurs, mais sur les meilleurs congréganistes qui doit reposer un patronage, » ou celle de l'abbé Timon-David: « Ce n'est pas par le nombre des présences mais par celui des Communions qu'on juge un patronage. »

Des patronages pieux et par là vraiment éducateurs, tel était l'idéal de D. Bosco; tel doit être celui de ses disciples.

LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSION DE DON BOSCO en Amérique

*Extraits des lettres de D. Gusmano (Suite) **

Campinas

A moitié route entre Araras et Saint Paul se trouve Campinas qui, par la population et l'importance de son commerce, est la seconde ville de l'État de S. Paul. Quel mouvement et que d'Italiens! Notre Maison sa-

(*) Voir *Bulletin* de février et mars 1903.

lésienne est située à une des extrémités de la ville, fort loin de la station du chemin de fer, mais dans une position superbe dominant toute la cité. Tous les confrères et beaucoup d'enfants étaient venus au devant de nous, et nous prenons place dans des voitures qui ont été gracieusement mises à notre disposition par la compagnie des tramways.

Dans la première s'installe la musique instrumentale, puis dans les autres viennent une centaine d'internes et tout autant du Patronage, et enfin Don Albéra entouré des principaux de nos bienfaiteurs de Campinas. Au cours du trajet passablement long ceux-ci entretiennent notre bon supérieur des calamités qui se sont abattues sur la ville, et surtout de l'épidémie de 1889 qui laissa des centaines de pauvres enfants orphelins et complètement abandonnés. Nombreuses furent les victimes du fléau de Dieu et Campinas ressembla plus à une nécropole qu'à une ville. C'est alors que le curé, J. B. Correia Neri, qui depuis est devenu évêque de Porto-Allegro, eût l'idée sublime de construire un asile pour y recevoir ces pauvres enfants et d'y faire venir les Salésiens. Ce fut aussitôt fait que dit. Une fois les premiers fonds réunis, on appela l'ingénieur salésien Dominique Delpiano qui s'empessa de faire un plan, et en peu de temps on construisait une première partie de cet immense édifice où s'installaient en 1897 les fils de D. Bosco avec une centaine d'internes et beaucoup d'externes qui y venaient recevoir une éducation littéraire ou professionnelle.

Le docteur César Bierrembach salua D. Albéra au nom des Coopérateurs salésiens et il lui exprima les remerciements de tous pour le grand bien qui s'était accompli grâce à cette œuvre ouvrière catholique et salésienne.

D. Albéra répondit par quelques paroles émuës. Il dit qu'il avait déjà jeté un coup d'œil sur les différents ateliers, qu'il en était satisfait, mais que cependant il avait constaté qu'il était nécessaire de les agrandir et d'en ajouter d'autres pour y introduire les nombreux enfants qui frappaient chaque jour à la porte de l'Oratoire salésien. Il désirait donc que tous, selon leurs moyens, contribuent à élever en l'air ces douze grosses colonnes de fer qui étaient destinées à supporter l'autre partie de l'édifice et qui depuis de nombreuses années étaient couchées dans la cour, au grand regret des enfants qu'elles empêchaient de se livrer à leurs joyeux ébats. Reconnaissons ici que cette visite de D. Albéra à Campinas produira les meilleurs résultats.

Le Collège de Nichteroy

Nous voici enfin à la dernière maison de

l'Inspectorie du Brésil du Sud, la dernière, quant à ma relation, mais la première par la fondation, et aussi, je le crois, dans l'affection de D. Albéra. Il ne pouvait certes pas oublier qu'il y a 26 ans les premiers missionnaires arrivaient au 8 décembre à Rio de Janeiro sous la conduite de Mgr Cagliero. On s'en rappelle dans notre Collège: aussi, à peine y apprenait-on la prochaine visite du représentant de D. Rua en Amérique que les étudiants envoyaient une lettre collective à notre vénéré Supérieur lui réclamant comme un droit d'être les premiers à saluer le Visiteur extraordinaire, puisqu'ils avaient été les premiers à recevoir les missionnaires. Hélas! la lettre parvint à Turin alors que nous étions déjà partis. Je n'ai pas à vous décrire ici les soupirs et les regrets des enfants comme de nos chers confrères. Notre Collège de *S. Rosa* est connu de nos lecteurs et il a une grande renommée dans tout le Brésil à la suite des grands services qu'il rendit lors de la guerre civile de 1893. Quand le croiseur *La Lombardie* fut atteint par la fièvre jaune et que tout son équipage, sauf deux ou trois hommes, fut terrassé par ce terrible fléau, notre cher confrère D. Antonio Varchi s'empessa, à la réception d'un simple télégramme, d'accourir à bord, et là il consola, soigna et assista dans leurs derniers moments les infortunés marins et soldats. Il reçut les plus chaleureuses félicitations du représentant du Saint Siège Mgr Guidi et du commandant de *La Lombardie*, le docteur Carlo Borsarello, et le Gouvernement italien tint à lui offrir, en récompense de son dévouement sublime, la croix de chevalier.

Des actions si héroïques ne pouvaient qu'attirer de plus en plus les bénédictions du Ciel, et de fait les progrès de notre Institut furent en quelque sorte merveilleux. Les lecteurs du *Bulletin* se rappellent que le 8 décembre 1900, à l'occasion du 4^{me} centenaire de la découverte du Brésil et du 25^{me} anniversaire des missions salésiennes en Amérique, on inaugura un magnifique monument à Marie Auxiliatrice. Il est placé au sommet d'une colline assez élevée, un énorme bloc de granit soutient une tour de près de quarante mètres. A la partie inférieure se trouve une chapelle où l'on célèbre la sainte messe les jours de pèlerinage, et tout en haut de la tour est une statue de Marie Auxiliatrice,

en cuivre doré et d'une hauteur de 6^m30, qui domine tout le pays.

Nous arrivons à Nichteroy fort tard dans la nuit, mais cependant les enfants attendaient D. Albéra pour le saluer. Le Collège était illuminé à la lumière électrique, et par dessus tout la statue de la Madone resplendissait de mille feux de diverses couleurs. Le directeur ne pouvait pas faire de surprise plus agréable à D. Albéra. A l'entrée de celui-ci, les 420 internes rangés en bon ordre l'accueillirent par des vivats enthousiastes et des applaudissements nourris. Les fêtes qui se célébrèrent à l'occasion de cette visite furent vraiment imposantes : c'est que depuis un an, jeunes gens, confrères et coopérateurs attendaient le représentant de D. Rua. Ce premier soir, D. Albéra se contenta d'adresser quelques mots aux enfants et les envoya se reposer.

C'est une habitude prise par tous les élèves de gravir chaque matin aussitôt après le déjeuner les 1200 mètres qui nous séparent du monument, d'y chanter un couplet en l'honneur de la très sainte Vierge, puis de redescendre gaiement. Cette course matinale est appelée la promenade hygiénique et elle l'est en vérité. On invita D. Albéra dès le premier jour. Et voilà qu'à un certain point de la route, un assistant fait arrêter toute la nombreuse troupe, le directeur tire sur une petite ficelle, et aux yeux de tous, mais surtout de D. Albéra très surpris et plus ému, apparaît une pierre sur laquelle se détachaient ces mots : *Passage de D. Albéra*. Une fois le couplet chanté, les enfants forment un demi-cercle autour d'une estrade richement décorée où notre vénéré Supérieur prend place, et alors nous assistons à une splendide séance académique en l'honneur de Marie-Immaculée, rappelant ses prodiges sur cette terre du Brésil. Le confrère qui le premier prit la parole, n'hésita pas à affirmer que la vieille Europe ne possédait pas d'aussi beau monument élevé à la Vierge Auxiliatrice. Il ajouta que les 300.000 briques entrées dans la construction de la tour représentaient les sentiments de piété d'autant de Brésiliens. « Voyez, disait-il à D. Albéra, comme l'on domine la baie et l'enchanteresse capitale fédérale. Les marins et les voyageurs qui passent saluent l'Étoile de la mer, car pendant la nuit la statue est comme un phare

qui resplendit aux cent lumières qui l'entourent.

Le port de Rio Janeiro

L'entrée de Rio Janeiro est majestueuse ; la baie avec son immense étendue est un golfe en même temps qu'une lagune. Elle occupe une superficie de 419 kmc. dont plus d'un tiers a une profondeur suffisante pour recevoir les navires du plus fort tonnage qui par centaine sont à l'ancre ou en marche dans toutes les directions. L'abord de la baie est défendue par deux forteresses dans l'une desquelles, en 1874, au plus fort de la persécution du gouvernement brésilien contre l'épiscopat, on enferma l'évêque d'Olinda et plus tard celui de Parà. A première vue cette immense baie semble étroite, car les rochers granitiques se resserrent tellement qu'il ne reste qu'un passage de 1500 mètres. Puis les deux côtés Est et Ouest s'élargissent et forment une courbe entourant plus de trente îlots. Quel spectacle admirable lorsque l'on contemple les hautes montagnes couvertes d'orangers, les collines remplies de palmiers et de platanes qui descendent peu à peu jusqu'au port ! Oui, vraiment, c'est une des merveilles du monde. Naples et Constantinople ne surpassent pas en beauté la ville de Rio Janeiro. Celle-ci est encore le centre du commerce de la République et d'un commerce singulièrement actif, animé par cette foule d'étrangers qui l'enrichissent par leurs produits de toutes sortes et qui en échange reçoivent les siens. Les temples, les palais, les édifices dont quelques uns sont véritablement grandioses, contribuent à l'embellir. Elle compte actuellement près de 900.000 habitants, et qui sait les proportions énormes qu'elle prendrait, si elle n'était pas continuellement décimée par la fièvre jaune et d'autres épidémies !

Nous avons, nous aussi, traversé cette baie pendant une heure et demie, tandis que nous allions prendre le funiculaire qui devait nous conduire à Pétopolis, résidence habituelle des autorités et des principaux négociants ; ceux-ci, une fois leurs affaires terminées, y montent pour y passer la nuit, toujours dangereuse à Rio à cause de la fièvre jaune. Nous faisons visite à Mgr Macchi, Nonce Apostolique près le gouvernement du Brésil ; il avait eu l'extrême bonté de passer deux

jours dans notre Collège. Il nous retint à dîner et nous n'oublierons jamais les exquis attentions dont il combla Don Albéra. Cet illustre et docte prélat a pour les Salésiens un cœur de père. Lorsqu'il vint à Nichteroy, il manifesta sa joie de se trouver au milieu de nous et il exhorta vivement les jeunes gens à profiter de l'éducation chrétienne qu'ils y reçoivent. « Le Pape, leur dit-il ainsi qu'à nous, le Pape est très bien informé de ce que font les Salésiens, et particulièrement dans l'Amérique du Sud, et il est tranquille lorsqu'il apprend qu'une œuvre vient d'être confiée à leur zèle. » Oh! vraiment, quelle grande bonté dans cet aimable prélat! que de regrets il a laissé au Pérou, dans le Chili, et combien il est estimé au Brésil! En sortant de la Nonciature, nous allons demander la bénédiction de l'évêque du diocèse Mgr Maia, qui, comme un nouveau Mgr Lacerda, notre premier bienfaiteur, aime à passer de temps en temps quelques jours avec ses fils de Nichteroy, comme il les appelle. On dit ici que le Saint-Père veut le transférer sur le Siège de Para. Ce sera pour nous une grande perte; notre reconnaissance le suivra et durera plus que nous.

Le 15 août, nous voyons descendre d'un des magnifiques steamboats Ferry, qui font le service régulier de la baie, un nombreux pèlerinage: c'étaient les membres des Conférences de S. Vincent de Paul qui venaient de terminer leur retraite annuelle et qui étaient désireux de déposer aux pieds de la Madone de D. Bosco leurs résolutions. Quel beau spectacle, en voyant ces hauts fonctionnaires, ces officiers, ces membres du patriciat confondus dans la foule, chantant les Litanies de la S. Vierge, récitant dévotement le chapelet! Je n'oublierai jamais l'émotion que je ressentis à la vue d'un mayor-colonel qui atteint d'un asthme dont il souffrait beaucoup, était obligé de s'arrêter de temps en temps, mais ne renonça pas à monter jusqu'au monument. Comme beaucoup de ces pèlerins tenaient à faire la sainte Communion, quatre Salésiens se mirent à leur disposition, et, tout comme autrefois leur bon Père D. Bosco, ils se placèrent chacun au pied d'un arbre pour entendre les confessions. D. Albéra dit la sainte messe et distribua environ trois cent Communions. Un frugal déjeuner suivit cette imposante cérémonie, et le docteur

Agostino dos Reiz, professeur à l'école polytechnique de Rio Janeiro, se leva pour dire quelques paroles. Il montra le bon exemple que leur donnaient les enfants de l'institut Santa Rosa aux pieds de la S. Vierge, par leur ferveur, leur tenue, leur discipline; cet exemple le frappait d'autant plus que leur vivacité en récréation lui était bien connue. Tous les assistants attendaient une réponse de D. Albéra qui, rappelant les relations si étroites qui existaient entre D. Bosco et les Conférences de S. Vincent de Paul, leur dit qu'en beaucoup de villes de l'Amérique, ce furent précisément les confrères des Conférences qui les premiers en ouvrirent les portes aux Salésiens. Il évoqua le souvenir de l'amitié qui unissait S. Vincent de Paul et S. François de Sales et termina en invitant les enfants de ces deux grands saints à en imiter toujours les sublimes exemples. Un peu plus tard le Ministre des Travaux Publics venait visiter le monument et l'admirait comme un joyau d'art. Ayant constaté par lui-même le nombre toujours croissant des pèlerins et la grande difficulté éprouvée par beaucoup dans cette pénible montée, il demanda au directeur l'autorisation de faire construire sur cette colline un ascenseur et établit une commission de quinze ingénieurs dont il garda la présidence. Les premiers travaux sont déjà commencés, et tout fait espérer que le 3 mai, en la fête de l'Invention de la S. Croix et en l'anniversaire de la découverte du Brésil, on pourra inaugurer ce nouveau et pratique mode de transport, à la grande satisfaction des pieux pèlerins et pour la plus grande gloire de Marie Auxiliatrice.

Que de choses j'aurais encore à vous dire sur la maison de Nichteroy! Je devrais vous parler des classes, des ateliers, des médailles d'honneur obtenues dans les diverses expositions, mais il ne nous convient pas d'abuser plus longtemps de la patience de l'Inspecteur des maisons du Brésil-Nord, qui est venu chercher D. Albéra. C'est le 25 septembre que s'échangèrent les derniers adieux. « D'autres collègues, d'autres enfants, d'autres Républiques sœurs vous attendent, dit-on à D. Albéra; vous allez vous y rendre; nous vous accompagnerons, nous prierons pour vous. Mais avant de nous quitter, acceptez ce présent bien chétif, mais cependant plus pré-

cieux que les victoires d'Alexandre, de César et de Napoléon, car si ces grands hommes ont vaincu les autres, nous, nous nous sommes vaincus nous-mêmes, nous avons triomphé de notre vivacité naturelle et de nos mauvais penchants. Voici les témoignages de bonne conduite et de travail assidu que nous avons obtenus pendant votre séjour dans le Brésil; voyez, ils sont nombreux comme notre affection pour vous est grande. Nous vous les offrons; acceptez-les.»

A deux heures de l'après-midi, nous nous acheminions vers le port de Rio Janeiro. La pluie tombait à torrents; elle cessa enfin et nous nous aventurons au nombre de sept sur une petite barque avec tous nos bagages. Nous comptions aborder en dix minutes au vapeur français *Le Brésil*, et nous pouvons craindre un long moment de n'y arriver jamais. Est-ce inattention de la part des bateliers? est-ce la charge excessive de la barque? est-ce l'agitation de la mer? toujours est-il qu'un de nos confrères ne parvenait pas, malgré son activité à rejeter l'eau qui entraît. Nous étions littéralement trempés des pieds à la tête. Quelqu'un voulut crier au secours, mais les marinières s'y opposèrent. L'un d'entre eux nous réconforta.... en nous disant qu'il avait fait trois fois naufrage et qu'il était encore là. Hélas! pensai-je en moi-même, est-ce une bonne fortune pour moi! Il ajoutait avec simplicité, peut-être avec malice, et même quelque chose de plus que

le Seigneur était notre père et que nous ne devions rien craindre. Pendant ce temps les vagues devenaient de plus en plus menaçantes, car notre barque traçait de nombreux zig-zags pour les éviter et nous n'approchions pas du vapeur. Il y avait déjà plus d'une heure que nous nous trouvions dans cette position critique. Un confrère tenait d'une main le gouvernail et de l'autre il jetait à petits intervalles des médailles de Marie Auxiliatrice; sa foi était édifiante. D. Zanchetta se détournant pour contempler notre beau et cher monument de Niechteroy, rompit le silence et dit: «Là est notre bonne Mère.» D. Giordano ne pouvait pas se persuader que deux marinières avaient pu ainsi risquer tant de vies, et il voulait leur donner une bonne raclée; on lui suggéra qu'il était mieux d'attendre que nous fussions en sûreté. L'ennui de voir notre vénéré supérieur dans un tel danger lui faisait oublier que nous étions complètement à la merci de nos deux bateliers. D. Albéra ne dit rien pendant ce long espace de temps. Enfin, nous abordons au *Brésil*. Notre premier soin est de changer vite de vêtements et de confier ceux que nous quittions au garçon afin qu'il les fasse sécher, puis nous accompagnons du regard les chers confrères qui retournent au port, non plus cette fois dans cette malheureuse barque, mais sur un petit vapeur.

(A suivre).

CHRONIQUE SALÉSIENNE

Une fête à l'œuvre salésienne de Verviers.

Grande était la joie qui se manifestait le dimanche 17 Février sur les visages des membres de la Société des Jeunes Ouvriers. Leur cher et vénéré président, M. F. Limbourg venait d'être nommé Chevalier de l'ordre de S. M. Léopold, et ils se préparaient à lui offrir leurs sincères félicitations. La salle des fêtes de l'Œuvre avait revêtu ses ornements des grandes solennités. De chaque côté de l'estrade gracieusement décorée, les bustes de S. S. Léon XIII et de S. M. Léopold II, roi des Belges, se détachaient sur un fond de drapeaux aux couleurs pontificales et nationales.

A l'issue de la Grand'Messe, les sections de la Société au grand complet se réunirent dans la

salle où devait avoir lieu la réception. Le héros de la fête fit son entrée aux acclamations de la nombreuse assistance et alla prendre place sur l'estrade, accompagné de M. Alfred Simonis, premier vice-président du Sénat Belge, Président d'honneur de la Société des Jeunes Ouvriers et insigne bienfaiteur de l'Œuvre salésienne de Verviers, M. l'abbé Cosson, directeur, Mrs Armand Simonis, vice-président, Naveau, président du cercle des Vétérans, J. Deveux et W. Closson, secrétaires.

M. A. Simonis, au nom de la Société, M. Naveau, au nom du cercle des Vétérans, un enfant du Patronage, au nom des petits écoliers, félicitèrent tour à tour le nouveau Chevalier. Nous ne rapporterons pas ces discours qui, sous des formes différentes, exprimaient les mêmes sentiments d'affection et de reconnaissance filiale en-

vers le dévoué fondateur de la Société des Jeunes Ouvriers. Nous citerons seulement quelques passages du discours de notre cher vice-président qui s'exprima en ces termes : « Nous apprécions tous votre long dévouement pour le bien matériel et moral de notre population ouvrière, et c'est avec bonheur que nous avons appris l'heureuse nouvelle de votre nomination dans l'Ordre de Léopold... Nous voyons dans cette haute distinction accordée par un monarque de la terre, une image bien imparfaite de cette récompense que vous destinez le Roi Éternel des cieux, récompense promise à tous ceux qui, comme vous, ont mis l'âme au dessus du corps, et le devoir au dessus de la jouissance. C'est à ce titre surtout que nous vous adressons nos plus vives félicitations. Qu'il nous soit permis, continue l'orateur, d'associer à cet hommage Madame Limbourg, la dévouée et fidèle compagne de votre vie. »

Tandis qu'on remettait au nouveau Chevalier les insignes de sa dignité, de magnifiques gerbes de fleurs étaient offertes à Madame Limbourg.

M. Naveau dit qu'il est heureux d'être l'interprète de tous les Vétérans pour exprimer à M. Limbourg leurs sentiments de reconnaissance et d'affection pour tous les soins dont il les a entourés depuis quarante ans. S'il eut été en leur pouvoir de lui offrir une récompense, depuis longtemps déjà cette décoration brillerait sur sa poitrine, à côté de celle que lui a accordée Sa Sainteté Léon XIII, en le nommant Chevalier de S. Grégoire le Grand.

M. le sénateur Simonis, M. le directeur prennent successivement la parole pour témoigner à M. Limbourg leur amitié et leur joie et unissent leurs félicitations à ce concert de louanges si bien méritées, qui viennent de lui être adressées. Des applaudissements prolongés retentissent dans la salle et de toutes les poitrines sort ce cri plusieurs fois répété : « Vive M. Limbourg ! »

Une fois le silence un peu rétabli, M. Limbourg se lève et avec une émotion visible remercie l'assemblée des précieux témoignages d'affection qui viennent de lui être exprimés. Puis notre cher Président raconte comment il fut poussé à travailler au bien de la jeunesse ouvrière. C'est là que nous avons pu juger sa grande âme chrétienne. D'ailleurs, laissons la parole à l'orateur.

« Dès mon jeune âge, j'ai été frappé de voir la jeunesse ouvrière, au milieu de laquelle j'ai été élevé, placée dans une situation si délaissée et presque malheureuse. Cette idée me poursuivait sans cesse et je cherchais par quel moyen je pourrais réaliser mon projet, quand un jour je rencontraï quelques personnes parmi les notables de la Province, et entre autres, M. Alfred Simonis. La première pensée qui nous vint fut de créer à Verviers une institution pour la protection de l'enfance ouvrière dont la situation à ce moment était telle qu'elle avait rendu possible le beau et impressionnant livre de Jules Simon sur l'ouvrier de huit ans.

Au bout d'un an de travail, nous avons pu par notre action arriver à des résultats encou-

rageants, c'est-à-dire, que tous les industriels Verviersois, sur nos instances, avaient pris l'engagement de ne plus accepter de jeunes apprentis qu'après la première communion. Quand beaucoup plus tard une loi fut édictée sur le travail des enfants, la réforme était depuis longtemps à Verviers chose accomplie.

Mais un autre fait nous avait frappés : c'est que le régime de l'atelier interrompait et absorbait la vie intellectuelle, précisément au moment où l'intelligence allait s'ouvrir et se développer : d'un autre côté l'influence des suggestions du mal saisissait l'enfant, alors que son éducation morale et religieuse ne l'avait pas suffisamment armé contre cet entraînement. Au mal de l'âme venait parfois s'ajouter un autre mal. De malheureux ouvriers poussaient, je ne dirai pas la malice, mais la naïveté, la plaisanterie jusqu'à habituer l'enfant, l'apprenti à l'usage de l'alcool.

A toutes ces plaies il n'y avait qu'un remède : créer une Œuvre où les jeunes gens viendraient se divertir honnêtement, en même temps compléter leur instruction religieuse, ainsi que leurs études primaires, parfois bien peu avancées. Ce devait être l'œuvre du Patronage chrétien ; et dans ce but fut fondée la Société des Jeunes Ouvriers.

Alors des centaines d'enfants et de jeunes gens vinrent chercher asile dans cette maison, et pour réaliser notre double but régénérateur un vicaire de la paroisse, chaque dimanche, donna des conférences religieuses, tandis que nous-même avec plusieurs collaborateurs nous nous fimes instituteurs. Des sections de mutualité et de prévoyance furent établies au sein de la Société, et ainsi bon nombre de jeunes gens, devenus hommes, purent se créer une belle position dans le monde commercial ou industriel, et même dans le monde politique.

Notre mouvement se propagea en Belgique ; il fut imité, et, j'en suis fier, même dépassé : pour s'en assurer, il suffit de considérer les œuvres qui existent aujourd'hui dans notre pays et qui se sont modelées sur la nôtre. Elles sont nombreuses, répandues dans toutes nos cités, voire même dans les campagnes, si bien que la Belgique actuellement est comme une pépinière d'œuvres sociales mais franchement catholiques. »

M. Limbourg termine en remerciant les RR. Pères Salésiens qui, en ces derniers temps, sont venus apporter à nos œuvres ouvrières un secours inattendu, et surtout au point de vue chrétien un développement plus complet pour le bien de l'ouvrier, de la religion et de la patrie.

M. le sénateur Simonis remercie l'assemblée d'être venue si nombreuse et lève la séance au milieu d'un grand enthousiasme. Une réunion intime eut alors lieu dans la vaste salle du Cercle des « Vétérans, » où chacun s'empresse d'exprimer au nouveau chevalier les sentiments dont cette belle manifestation n'avait été que l'expression collective.

Sébat de Saint Paul du Brésil.

(Extrait du Journal Officiel).

Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs le compte-rendu d'une partie de la séance du 13 Août 1902, au cours de laquelle le Conseiller d'Etat M. Edouard de Azevedo a manifesté hautement ses sentiments de fervent catholique et de dévoué coopérateur salésien. Il s'agissait de la création d'un établissement correctionnel, industriel et agricole pour les jeunes détenus.

« J'accepte le projet, dit l'honorable conseiller, et je le voterai de grand cœur; cependant il me semble à mon point de vue que nous pourrions faire quelque chose de mieux. Je comprends très bien que nous établissions une colonie pénitentiaire pour les vagabonds déjà âgés, une maison de correction pour les mineurs déjà criminels, mais pour les petits mendiants, les orphelins, ceux qui sont abandonnés, jetés sur la rue, je ne crois pas que cette maison de correction soit un sûr asile.

M. *Ezéchiél Ramos*. — Une école gouvernementale produirait de meilleurs résultats.

M. *Edouard de Azevedo*. — Je vote pour cette école, parce que ce sera une école de plus, mais je la voudrais plus complète que celles qui existent déjà. — Messieurs, au Congrès de Saint Petersburg, un député de Varsovie présenta un rapport consciencieux et documenté où parlant de la criminalité il assure que les crimes commis par des mineurs augmentent d'une façon extraordinaire.

M. *Paul Eggdio*. — Ce n'est que malheureusement trop vrai.

M. *Ed. de Azevedo*. — Cet esprit supérieur se demandait quelle en était la cause? Et il l'indiquait: c'est la mauvaise éducation de ces enfants qui n'ont pas été élevés dans le respect des lois divines et humaines que leurs parents ne connaissaient pas ou éludaient. Quel remède apporter? Substituer au pouvoir ignorant et corrompu de mauvais parents une autorité bienfaisante, charitable qui donne à ces enfants deshérités une éducation chrétienne et morale. Sans cela, M. le Président, nous ne parviendrons jamais à accomplir une réforme utile. Un Ministre d'Angleterre étant entré dans un établissement de D. Bosco, s'étonnait de ce que l'on pouvait maintenir tant d'ordre et de silence parmi cinq cents enfants et il demanda à ce grand éducateur du siècle dernier, dont les œuvres florissantes et si sociales ont mérité une Médaille d'Or à l'Exposition Universelle de Paris, par quels moyens il était arrivé à ce résultat? Et D. Bosco tout simplement répondit: Par les moyens religieux. — Mais ne pourrait-on pas y parvenir autrement? continua le ministre. — Non, car si vous supprimez la religion, il faut nécessairement avoir recours aux châtiments. — Vous avez raison, reprit le Ministre de la Reine Victoria: ou la religion ou le bâton.

Eh bien! supprimons dans nos écoles les châtiments corporels; d'ailleurs ils doivent être absolument abolis, car notre système de législation ne les admet pas; c'est là un article capital. Mais

alors que reste-t-il? L'autorité du directeur, des maîtres, des surveillants... Est-ce suffisant? Je ne le crois pas. Si nous voulons, M. le Président, faire une œuvre efficace, je vous propose de fonder une colonie pénitentiaire pour les vagabonds déjà âgés, une maison correctionnelle pour les mineurs condamnés pour vols et autres crimes communs. Quant à ceux qui par bonheur n'ont pas été souillés par le vice et qui se trouvent abandonnés, sans abri, confions-les aux soins, à la sollicitude, à l'affectueuse charité, et surtout à la providence d'une éducation religieuse. Sans cela, je le répète, nous ne ferons rien qui vaille quelque chose. Je voudrais que les nobles sénateurs, qui, comme moi, aiment leur patrie, visitent l'Oratoire salésien.

M. *Ezéchiél Ramos*. — J'ai déjà eu l'occasion de le visiter et de l'admirer.

M. *Paul Eggdio*. — C'est une des plus belles institutions de l'État.

M. *Almeida Nogueira*. — Le témoignage de l'honorable sénateur M. Ezéchiél Ramos n'est pas suspect.

M. *César Cesqueira*. — J'ai également visité cet établissement.

M. *Edouard de Azevedo*. — Je supplie instamment les honorables sénateurs de faire cette visite, car ils ne pourront jamais employer leur temps d'une meilleure manière. Je désire qu'ils se présentent dans cet établissement sans y être attendus, comme par surprise, pour qu'on ne pense pas que leur situation élevée puisse donner lieu à une manifestation qui n'est pas dans les habitudes; je désire qu'ils pénètrent dans les ateliers à des heures non fixées, qu'ils voient comme on y imprime, aussi bien peut-être mieux que dans toutes les autres imprimeries du Brésil, comme les travaux d'ébénisterie, de menuiserie, de reliure, de cordonnerie sont parfaitement exécutés; je désirerais qu'ils visitent les ateliers de mécanique et de serrurerie, la fonderie de caractères qui est peut-être l'unique fonderie existant dans la capitale. Je voudrais qu'ils s'informent du système d'éducation en vigueur dans cette maison; de la manière avec laquelle les enfants sont surveillés, de telle sorte qu'ils ne peuvent jamais songer à mal faire; des récréations et des jeux auxquels ils se livrent; de l'ordre qui se produit à un simple signal des professeurs. Oui, je voudrais que les honorables sénateurs fassent une enquête approfondie, et je suis certain qu'ils reviendraient satisfaits, enchantés, proclamant bien haut l'excellence de ce système d'éducation.

M. *Paul Eggdio*. — Parfaitement. C'est ce que tous devraient faire.

M. *Frédéric Abranchès*. — Je vous approuve.

M. *Ezéchiél Ramos*. — Cette institution rend de signalés services à la cause de l'enseignement.

M. *Edouard de Azevedo*. — L'Institut salésien est actuellement chez nous, excepté celui de *Doña Ana Rosa*, le seul établissement d'enseignement professionnel, car nous ne pouvons pas considérer comme tel l'Ecole d'Arts et Métiers que nous avons à Luz, qui n'est fréquentée que le soir et

par les adultes seulement. L'Institut salésien est précisément celui où l'on commence à faire les premiers efforts individuels, un premier facteur pour la vie de l'avenir.

M. Paul Eggdio. — Quelques uns sont teneurs de livres et gagnent facilement leur vie.

M. Edouard de Azevedo. — 24 diplômés de maîtres habiles en différents métiers ont été distribués il y a déjà trois ans. Plusieurs d'entre eux gagnent aujourd'hui par jour un salaire de 4, 5 ou 6 francs. Plusieurs sont commerçants, d'autres professeurs de musique, etc. Je vous le demande: quelle est à S. Paul l'institution qui ait eu de si brillants résultats?

Je vous demande aussi, M. le Président, si l'Etat de S. Paul ne voudrait pas contribuer à terminer la construction du Lycée du S. Cœur



M. le sénateur conseiller Edouard de Azevedo.

de Jésus en cette ville; si, par exemple, il ne pourrait pas lui accorder une subvention annuelle pour cinq ou six ans, de 100 *contos*? Les honorables sénateurs savent-ils quel en serait le résultat? Ce serait de faire de ce lycée le premier établissement littéraire et professionnel de l'Amérique du Sud; ce serait de loger et de nourrir plus de 800 internes dont le tiers pourrait être composé des enfants les plus pauvres; ce serait d'avoir un externat de 1000 enfants, et un patronage qui serait le centre de beaucoup d'autres disséminés un peu partout dans la ville de Saint Paul, et qui recueillerait à lui seul plusieurs milliers de jeunes gens.

Les honorables Sénateurs savent-ils ce que c'est qu'un Patronage? C'est réunir dans une maison les dimanches et jours de fête des centaines et des milliers de pauvres enfants du peuple pour les récréer par toutes sortes de jeux, pour leur enseigner à lire et à écrire, pour les former aux pratiques religieuses. D. Bosco disait qu'un Pa-

tronage était le seul moyen pratique pour moraliser la société, un pays.

Et en effet, M. le Président, si ces enfants sont arrachés aux dangers de la rue et accueillis pour leur donner d'honnêtes occupations, d'innocentes récréations, pour leur inculquer les vertus morales et chrétiennes; si ces premiers enfants en entraînent d'autres fourvoyés dans le chemin du vice; si tous ont le sincère désir de persévérer et de s'instruire, ne paraît-il pas à Votre Excellence que ce sera le moyen de moraliser ces bandes d'enfants, batteurs de pavés, oisifs, vagabonds, vivant trop souvent dans l'immoralité, tous ceux en un mot auxquels on prétend donner l'instruction et l'éducation dans l'école dont on nous a soumis le projet?

M. Albuquerque Luis. — Il serait préférable de subventionner l'établissement salésien.

M. Edouard de Azevedo. — Dans le projet qui nous est présenté il s'agit de créer une école de plus; je ne m'y refuse pas et je voterai pour que S. Paul s'augmente d'une école. Je suis enthousiaste de toutes les généreuses idées, et malgré mes 70 ans, j'ai toujours un cœur jeune qui bat pour toutes les nobles entreprises.

M. Paul Eggdio. — Très bien.

M. Edouard de Azevedo. — Je suis enthousiaste pour la diffusion des établissements d'éducation, pour tout ce qui est de nature à développer la culture intellectuelle. Je pense avec Victor Hugo que s'il y a quelque chose de plus triste que de voir un corps défailir faute de pain, c'est de voir une âme se perdre, faute de lumière. Je suis de cette école. (*Très bien*).

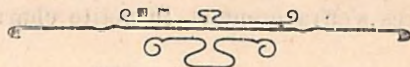
Réfléchissez. Que nous coûte-t-il en créant cette école dont il est question dans le projet? Subventionner l'établissement salésien de manière qu'on puisse l'achever dans un bref délai. Le Gouvernement pourra dans cette école recueillir 200 ou 300 enfants pauvres: de son côté cet établissement qui compte déjà entre internes et externes plus de 1000 enfants, pourra monter jusqu'à 2000 sans compter la multitude innombrable qui fréquenterait les Patronages établis en plusieurs endroits de la ville.

M. le Président, je mets fin à mes observations, car je me sens las. Je ne suis plus vaillant pour ces exercices de la tribune auxquels j'ai consacré les premières et les plus florissantes années de ma vie. Je demande pardon au Sénat de la fatigue que je lui ai imposée.

— *Non, non.* (*Applaudissements sur tous les bancs*).

Merci, honorables sénateurs, et soyez assurés que je suis et serai toujours prêt à applaudir à toutes les idées généreuses, patriotiques et humanitaires qui verront le jour dans cette enceinte, théâtre de nos travaux politiques.

(*L'orateur en descendant de la tribune, est applaudi et reçoit les félicitations de tous ses collègues*).





PATAGONIE (Terr. de Neuquen) (*)

Visite pastorale et mission de Sa Grandeur Monseigneur Cagliero

Las Lajas, 1^{er} mars 1903.

Du fleuve *Agrio* à l'*Eau du Paradis* — Dans la vallée du *Loucopuè* — Spectacle édifiant — Le souvenir de la mission.

Dès le lever du jour, le 27 Janvier, les bons habitants de *Quili-Malal*, et quelques Indiens, qui avaient passé la nuit dans les hautes broussailles, accouraient pour entendre une dernière fois la parole de Dieu et recevoir de Monseigneur une dernière bénédiction. Lorsque la sainte messe fut terminée, Sa Grandeur leur dit quelques mots comme souvenir de son passage, les bénit et se mit en route, accompagné des missionnaires, et suivi de cette population aimante qui ne pouvait se résoudre à se séparer de son évêque. Nous arrivons après une heure de marche à travers de magnifiques prairies et des champs couverts de splendides moissons, au fleuve du *Norquin* qui arrose la vallée du même nom. Comme je l'ai déjà écrit, cette vallée est couverte d'abondants pâturages et en particulier d'une herbe grasse appelée *mallin*; mais malheureusement il y a à craindre les gelées fréquentes même en été, qui constituent un grave danger pour l'agriculture. Dans la descente assez rapide vers le fleuve, nos montures s'effrayèrent et la petite charrette

versa, les gréments se rompirent et le soldat qui la conduisait courut risque d'être écrasé. Par bonheur tous les autres membres de la caravane s'empressèrent de venir à son aide et le délivrèrent; puis on répara du mieux que l'on put les harnais, et l'on se remit en route. Le long du fleuve *Agrio*, alors qu'un soleil de feu menaçait de nous griller de la tête aux pieds, la divine Providence nous envoya quelques uns des généreux Chiliens qui avaient participé à la mission de *Quili-Malal*; ils nous offrirent de l'eau fraîche et du lait exquis qui apaisèrent notre ardente soif. En outre ils nous firent cadeau d'un gros fromage et d'un fort morceau de sel minéral recueilli dans les Cordillères et qui nous fut très utile pour la marmite de notre cuisine ambulante.

Le fleuve *Agrio* (le plus grand des affluents du Neuquen) renferme une eau d'un goût très acide, car il contient une solution de sulfate d'aluminium. Si l'on jette une cuillerée de sucre dans une tasse de cette eau, il en résulte une excellente limonade. Le courant étant très rapide, il fallut le traverser à cheval, et une fois passés sur l'autre bord, nous nous reposons un peu à l'ombre des hautes plantes qui en protègent les rives. Les soldats apprêtent la traditionnelle *Azado*, qui n'est autre que de la chair grillée. Nous y joignons un peu de fromage, et nous faisons un repas de Lucullus. Le fleuve nous invite à boire un verre de son vin, et bien que nous soyons en ce moment à plus de 45 kilomètres de sa source, nous ressentons encore la même acidité.

Une heure après nous traversons la vaste plaine de l'*Escorial*, ainsi dénommée à cause de l'accumulation de pierres volcaniques aux formes les plus bizarres. Nous admirons ces beautés de la nature, et en même temps un panorama féérique se présentait à nos yeux; c'étaient les superbes cimes des Cordillères,

(*) Voir *Bulletin salésien* de Mars 1903.

couvertes de leurs neiges perpétuelles. Le soleil se couchait lorsque nous pénétrions dans la charmante vallée que les Indiens appellent *Guenenco* ou eau du Paradis; et de fait l'eau en est précieuse, fraîche et cristalline. Nous la traversons dans la direction du val *del Pino*. Un gros bouquet de pins a donné son nom aux terres avoisinantes, et il semble être comme une vigilante sentinelle qui garde les richesses de ces prairies, de ces pâturages si abondants. La descente à cet endroit fut encore l'occasion d'un nouveau contre-temps: notre *breack* se rompit pour la seconde fois, et ce ne fut qu'avec grande peine que l'on put le remorquer jusqu'à la maison voisine de M. Emmanuel Sepúlveda. Celui-ci avait eu le bonheur de connaître Monseigneur lors de la première mission que l'on donna au Neuquen en 1887, et de lui offrir l'hospitalité sur les bords du fleuve *Rinkileo* où il habitait alors. Aussi nous reçut-il avec les démonstrations les plus joyeuses, et l'arrivée de l'évêque fut pour lui et sa famille la plus agréable des visites. Il nous offrit ce qu'il avait de plus précieux et de plus riche pour orner la chapelle qui fut immédiatement improvisée. Il y avait peu de temps que nous étions là, et nous voyons arriver de toute parts des Indiens et bon nombre de chrétiens, tous désireux de faire baptiser et confirmer leurs enfants, quelques uns de se confesser, plusieurs de rendre leur union chrétienne. Ce fut une porte détachée de ses gonds et percée de trous qui servit de confessionnal pendant une grande partie de la nuit.

Le lendemain, Monseigneur célébra de bonne heure la sainte Messe, distribua la communion à des jeunes gens, des jeunes filles et de grandes personnes qui la recevaient pour la première fois, et il procéda à leur Confirmation. Tout était terminé, nos bagages étaient chargés et nous nous disposions à nous remettre en route lorsque parut une nouvelle famille avec quatre ou cinq enfants; Monseigneur recommanda gracieusement toutes les cérémonies. Pendant ce temps les soldats qui avaient tant bien que mal rajusté le *breack*, en éprouvaient la solidité.

Pendant que nous gravissions la côte qui domine l'autre rive du fleuve, les mules s'emportèrent de telle façon que nous fûmes obligés de descendre de cheval et de nous traîner de notre mieux pour atteindre un plateau,

tandis que les soldats et quelques indiens néophytes contraignaient par des arguments frappants les animaux indociles à obéir à qui de droit. Ce n'est qu'après trois heures de chemin très pénible que nous pouvons apercevoir dans le lointain, lointain, une vingtaine de cavaliers qui galopaient à bride abattue. Monsieur Pietro Nazarre, propriétaire d'une grande *estancia* (fromagerie), accompagné de ses amis et des autorités de *Loucopué* venait au devant du Pasteur tant désiré. Cette présence fut providentielle, car sans l'aide de ces braves gens, il nous aurait été impossible d'affronter le terrible passage du ravin *di Hualcopén*. Expérimentés, agiles et très actifs, ils enlevèrent du chemin les plus grosses pierres, et pendant que nous avancions à pied, ils transportèrent assez vite le *breack* et la charrette. De l'autre côté de la vallée se trouve une maison de commerce, faite de planches de pin et couverte de lames de zinc. Elle appartient à un italien que Monseigneur avait déjà vu au *Carmen de Patagones*. Quel réconfortant accueil pour nous et pour les vingt cavaliers qui, possesseurs d'un grand appétit, firent fête à une savoureuse *Asado* !

Le moment de quitter cette hospitalière demeure venu, nous nous mettons en route pour ainsi dire à la file indienne, mais au sommet de la colline le malheureux *breack* se rompt pour la troisième fois, et Monseigneur, bien que se ressentant toujours de ses accidents, doit remonter sur son docile *azelan* et voyager ainsi toute l'après-midi sous un soleil brûlant.

Enfin notre caravane parvient à la fertile vallée de *Loucopué*, baignée par le fleuve qui lui a donné son nom. Nous contemplons déjà malgré la distance une fort belle chapelle, un petit collège, le bureau du télégraphe et la charmante maison de campagne de M. Nazarre. Je tiens à dire ici que cette colonie à peine naissante et déjà si florissante doit sa prospérité à la sage direction de ce bon ami qui par ses manières affables et sa parole aimable se fait aimer non seulement des chrétiens de *Loucopué*, mais aussi des autres indigènes. Cet excellent catholique nous offrit l'hospitalité dans son *estancia* et il aurait désiré nous garder dans sa propre maison, mais Monseigneur crut meilleur de se loger dans la petite et basse sacristie de la chapelle pour être plus près du confessionnal des

hommes et afin de pouvoir plus facilement administrer les Sacrements. Les missionnaires établirent leur domicile dans une salle du collège contigue à l'église, au milieu de bancs et de tables.

Au moment où nous entrions dans la chapelle, notre vue et notre attention se portèrent sur la splendide niche qui renferme la statue vénérée de Notre Dame *del Pilar*. L'autel

quatre et cinq fois par jour le sacrement de la Confirmation. Dans les intervalles des cérémonies ou des prédications, deux prêtres étaient à poste fixe au confessionnal, puis, à la chute du jour, on récitait le chapelet, on chantait les Litanies de la S. Vierge, on faisait une méditation sur une des grandes vérités, et les confessions continuaient sans interruption jusqu'à minuit. Il y eut le 3 fé-



Campement de Las-Lajas.

était gracieusement décoré, et cette ornementation était due au talent et à la piété de la digne épouse et des vertueuses filles de M. Nazarre.

L'ouverture de la mission fut faite avec les prières d'usage et le sermon d'introduction : elle dura huit grands jours pendant lesquels tous sans exception vinrent assister à la sainte messe et écouter la parole de Dieu. Tandis que notre zélé confrère Sanbernardo expliquait les actes du Baptême, de la Confirmation et les cérémonies du Mariage, Menseigneur était tout à la disposition de ces fervents chrétiens et il lui arrivait souvent d'imposer

vrier une procession de pénitence au cours de laquelle fut plantée une croix à l'endroit où doit plus tard se faire le cimetière ; elle restera comme un précieux souvenir de la visite pastorale et de la mission de Mgr Cagliero. Enfin, le lendemain, après la messe de communion générale et quelques paroles d'adieu, les missionnaires quittaient cette excellente population pour se diriger vers *Las Lajas*, situé à 60 kilomètres de distance et où les attendaient impatiemment d'autres enfants.

Sur le Calvaire — La colline de la cloche — Avertissement nocturne — En marche sur *Codihue* — Le puits du diable.

En quittant *Loucopué*, nous repassons à l'estancia de M. Nazarre. Bien qu'il fut fort éloigné de la chapelle, il avait tenu à participer avec toute sa famille aux exercices de la Mission, et ses deux filles aînées avaient fait leur première communion. Nous restons chez lui quelques heures, puis nous nous en séparons ainsi que des chers amis qui avaient tenu à nous saluer une dernière fois, et nous commençons le douloureux chemin du Calvaire en gravissant et en descendant les hautes cimes des Andes. Nous longeons les rives dangereuses du *Manzano* et du *Yumu-Yumu* que nous traversons à un certain endroit, nous nous reposons quelques instants en face de la colline de la cloche maudite, dont la base est arrosée par les eaux de l'Agrio. On rencontre à l'est de riches mines de fer, de cuivre et d'argent, tandis que à l'ouest, par un phénomène étrange on entend un son semblable à celui d'une grosse cloche, d'où la dénomination de cette colline. C'était, paraît-il, l'endroit où les Indiens avaient coutume de se rencontrer pour combattre les uns contre les autres, et souvent le fleuve couvert de cadavres roula des flots de sang. La vallée de l'Agrio est encore occupée par ses possesseurs primitifs, les Indiens qui baptisés mais encore incivilisés, vivent de labourage; ils ont de nombreux troupeaux, des champs de blé et de luzerne ainsi que de vastes prairies. Nous entrons avec la brume de nuit, dans la vallée de *Guavinchenque*, ou cimetière des oiseaux, et après avoir passé le petit fleuve, nous acceptons l'aimable hospitalité que nous offrait M. Giovanni Béroisa. Nous ne devons y passer que la nuit mais nous comptons sans le zèle ardent d'une fervente chrétienne qui, ne se préoccupant ni de l'obscurité de la nuit ni des mauvais chemins, s'en alla frapper à toutes les portes et avertit les habitants de la longue vallée de profiter de notre passage pour le bien de leurs âmes. Aussitôt cette nouvelle apprise, les Indiens abandonnent leurs cases et accourent avec leurs enfants pour les faire baptiser et confirmer. Quelle joie pour eux tous qui n'avaient pas vu de prêtres depuis plusieurs années! Nous pré-

parons à la hâte un autel dans une pauvre salle, dépourvue de tout mobilier, et après une courte mais efficace exhortation de Monseigneur, nous entendons les confessions qui durèrent toute la nuit. Dès les premières heures du jour nous offrons le saint sacrifice et les enfants communient avec leurs parents, nous légitimons quelques mariages et Monseigneur confirme plus de quatre-vingt personnes.

Cette courte mission finie, nous nous dirigeons vers *Codihue*, et en route nous passons près d'une haute montagne, résidence des condors, des vautours et des superbes aigles des Andes que l'on peut appeler les pirates du Neuquen. Ces oiseaux s'abattent dans le fond des vallées, saisissent leur proie, agneau ou chèvre, dans leurs terribles serres et les emportent dans leur aire. Un chasseur renommé des Cordillères tua un grand condor dont les ailes étendues mesuraient plus de deux mètres et demi d'envergure. Avant d'abandonner la pittoresque plaine de l'Agrio pour gravir une petite chaîne des Andes, nous rencontrons près du chemin un puits assez profond que les Indiens appellent *Pozo di Gualicho*, le puits du diable, car, disent-ils, c'est par là qu'il entre dans son antre et qu'il en sort. Il a plus de 60 mètres de circonférence, et on n'en voyait pas le fond, il y a quelques années. Actuellement il est comblé de terre cendrée et a la forme d'un entonnoir.

A partir de ce moment, nos chevaux, comme s'ils eussent été conscients qu'ils approchaient du terme de leurs fatigues, se lancèrent au galop jusqu'à *Codihue*, et en moins de deux heures ils franchirent environ trente kilomètres. *Codihue*, qui signifie pierres à aiguiser, (et de fait il y en a en quantité,) est une ancienne forteresse dont il ne reste que quelques pans de mur.

Nous nous installons pour quelques instants dans la maison de M. Ascheri, un italien qui grâce à sa vigueur, à un travail persévérant et une habileté peu commune a transformé cette partie de la vallée en un jardin aux fleurs splendides, en de belles prairies et de superbes pâturages. De nouveau nous sommes en route, traversant le *Codihue*, à peu de distance de l'*Aichol*. Ces deux fleuves descendent tous deux des Cordillères des Andes, et après avoir fertilisé plusieurs vallées viennent dé-

boucher dans l'Agrio. Notre marche ne s'interrompt qu'en arrivant à un sentier dangereux, taillé dans la pierre qui sert de rive droite à l'Agrio. Grâce au ciel, nous nous tirons d'affaire et nous parvenons à apercevoir au fond de l'horizon le village tant désiré, le campement stratégique de *Las-Lajas* situé à égale distance de *Chos-Malal* et de *Juinin de los Andes*.

place plantée de magnifiques peupliers qui forment de belles avenues; elle est entourée de beaucoup de maisons. Les rues et les routes sont commodes et bien entretenues, ainsi qu'il convient à une région qui par sa position et son rapide développement est destinée à devenir sous peu une ville d'importance et peut-être même la capitale du Territoire. Néanmoins encore aujourd'hui, tout à



Monseigneur Cagliero bénit la garnison de Las-Lajas.

A Las Lajas — Réception solennelle — Messe en plaine campagne — Une mission consolante — Au 2^{me} régiment de cavalerie.

La rivière *Las-Lajas*, ainsi appelée à cause des carrières d'ardoises qui se trouvent tout auprès, se jette aussi dans l'Agrio et donne son nom à cette région, riche plaine d'environ 1000 hectares, entourée de hautes montagnes et bornée à l'ouest par la Cordillère d'*Aichol*, très fertile mais malheureusement exposée à des vents mauvais. Le 2^o régiment de Cavalerie y réside et garde la frontière, en même temps qu'il sert de trait d'union aux garnisons de *Roca*, *Chos-Malal* et *S. Martin de los Andes*.

La caserne s'élève en avant d'une grande

Las-Lajas rappelle la terrible inondation de 1899 qui renversa l'église et les autres édifices publics.

Nous avons encore trois lieues à faire lorsque nous rencontrons un officier accompagné de deux sergents et de plusieurs soldats que le colonel Gras Martino, intime ami de Mgr Cagliero et des Salésiens de la Patagonie, envoyait au devant de nous pour nous servir d'escorte. A l'approche de Monseigneur, tout le régiment se plaça en longues files comme pour une revue, drapeau déployé, tandis que le corps des officiers venait, au son de la musique, saluer le vénéré Pasteur qui tout ému rendait le salut et donnait sa bénédiction. C'est ensuite un nombreux groupe des personnages les plus influents de la localité qui

présentent leurs hommages à Sa Grandeur et mettent à sa disposition une maison spacieuse et parfaitement aménagée. Nous y trouvons une gracieuse chapelle, admirablement décorée, et, ce qui nous causa une douce émotion, l'image de notre chère Madone: c'est le seul objet qui ait été sauvé de l'inondation de 1899. Le lendemain, toutes les autorités civiles et militaires, la population entière ainsi que le régiment assistaient à une Messe que Monseigneur célébrait sous le portique de son nouveau palais épiscopal. Il adressa ensuite aux soldats une allocution enflammée, leur rappelant l'acte religieux qu'ils venaient de remplir en l'honneur du Dieu des armées, devant lequel s'inclinèrent les plus valeureux guerriers, tels que Constantin le Grand, Jean d'Autriche, Jean Sobieski, qui apprirent à aimer le Seigneur en observant ses commandements et en reconnaissant sa toute-puissance. Puis il les exhorta à la soumission, au respect, à l'obéissance et à l'amour de la patrie qui sont les devoirs de tout bon chrétien. Un assistant saisit le moment où Monseigneur donnait à la troupe sa bénédiction pour photographier Sa Grandeur entourée du clergé et des officiers.

Nous passâmes douze jours à *Las-Lajas*, et pendant ce temps arrivèrent D. Milanésio et D. Gavotto, de retour d'une importante mission à *Trucumán*. Ils nous furent d'un grand secours, car les habitants des vallées voisines de *Codihue*, *Cohunco*, *Aichol* vinrent s'unir à ceux de *Las-Lajal*. Plusieurs durent faire plus de cent kilomètres pour suivre les exercices de la mission. Hélas! l'ennemi de tout bien suscita une furieuse tempête de vent qui dura cinq jours et qui se déchaînant des Cordillères nous amena sur notre campement une poussière de terre noire telle que l'on ne pouvait pas se voir. Malgré cela, le nombre des fidèles ne fit que s'accroître de jour en jour, et les résultats de la mission furent au delà de toute espérance. La veille de notre départ pour *Cohunco*, un bon nombre de soldats, hâtivement préparés par quelques conférences, se confessèrent, et le lendemain, après un discours de Monseigneur, ils reçurent de ses mains la Communion et la Confirmation. Le même jour, une seconde grand-messe en plein-air, célébrée par D. Milanésio, réunissait sur la grande place toute la population et le régiment entier. Nous conservons

de notre séjour à *Las-Lajas* le plus précieux souvenir tant pour le bien spirituel qui s'y est opéré que pour la courtoisie, les prévenances des autorités et du peuple, et principalement pour l'exquise amabilité du colonel, des officiers et des soldats du 2^{ème} régiment de cavalerie.

(A suivre.)

A TRAVERS L'ÉQUATEUR (*)

(Impressions de voyage)

Coyachi.

Les habitants de cette cabane étaient deux jeunes époux qui s'empressèrent de nous prier de mettre pied à terre.

— C'est là précisément ce que nous nous disposons à faire, leur disons-nous, puis nous vous serions reconnaissants de nous donner quelque chose à manger.

— Oh! oui, avec beaucoup de plaisir.

Et la femme court prendre sa plus belle couverture et l'étend sur un petit banc placé sous le hangar, afin que Monseigneur puisse s'y installer.

— Merci, mais que nous ne vous dérangeons pas, car notre intention n'est pas de nous arrêter ici. Une bouchée seulement, et en route.

Nos gens se regardent tout étonnés, et la femme au crible de répliquer:

— Mais alors, on ne pourra rien vous préparer. Nous n'avons rien ici; il nous est nécessaire d'aller plus loin pour trouver quelque chose. Il faudrait patienter pendant une couple d'heures.

— Dans ces conditions, au revoir et merci.

— Et où voulez-vous donc arriver? demanda le mari.

— Nous devons être ce soir à Cañar.

— A Cañar, mais vous n'y serez que demain dans la matinée, même en voyageant toute la nuit. Et par quels chemins! Que Dieu vous garde de tout malheur.

— Mais au moins dites-moi jusqu'où nous pouvons aller?

— Où vous pourrez aller?... Mais vous êtes arrivés, chers Pères. D'ici sept ou huit heures

(1) Voir *Bulletin* de février, mars et mai 1903.

de marche vous ne trouverez pas d'autres cabanes que celles-ci. La nuit vous surprendra dans la forêt ou sur la cime de la Cordillère où vous gélerez de froid. C'est donc une grave imprudence que vous commettrez. Écoutez-moi: arrêtez-vous ici, bien que notre cabane ne soit pas digne d'un évêque. Nous vous donnerons tout ce qu'il y a: vous dormirez dans le lit, et nous par terre.

— Oui, oui! ajoutait sa compagne. Vous ne voyez donc pas ce brouillard épais qui est semblable à la fumée de l'enfer? Et quel froid il va faire cette nuit!

De fait l'horizon était entièrement caché, et l'obscurité augmentait de plus en plus. Contrariés et en proie au découragement, nous enlevons à nos chevaux leurs selles, tandis que les braves gens couraient de ci, de là à la recherche de provisions pour le repas.

— Regardez donc s'il n'y aurait pas des œufs. Mais j'oublie que les poules couvent... Tordez le cou à ce coq qui fait tant de tapage. Chauffez de l'eau.

— Écoutez-moi, les amis: si vous ne trouvez rien par ailleurs, n'avez-vous pas là de belles fèves; nous les ferons bouillir. Et ces patates! Elles doivent avoir la saveur de la manne. Nous avons toujours la ressource de cueillir des herbes et nous en composerons une bonne salade.

— Laissez-nous faire, mon Révérend. Il ne manquera ni ceci ni cela.

— En attendant n'avez-vous rien pour calmer notre faim? Ne vous reste-t-il pas une cuillerée de soupe, un peu de maïs bouilli?

— Oui, mais le maïs est froid.

— Qu'importe: nous le chaufferons.

Et sans plus différer, j'attrapais le panier qui contenait ces délicieux restes et j'en avais trois ou quatre poignées, sans recourir à mes dents. Monseigneur voulut lui aussi essayer, mais dès le troisième grain il renonça: c'était trop dur.

Un peu de Catéchisme à ces bonnes gens et la récitation du bréviaire nous firent paraître moins longues les quatre heures d'attente et de froid qui précédèrent le souper. La table fut vite mise et le repas vite mangé. La nuit s'avancait et il fallait songer au lendemain et le muletier n'arrivait toujours pas. Était-il en vie, était-il mort? Et nos bagages? Et l'autel portatif qu'il transportait? La Providence ne nous abandonnera

pas, soyons-en assurés; et aussitôt nous nous mettons en devoir de préparer dehors un petit autel. En pleine forêt, il n'y a pas à se préoccuper de tentures de toile ou de soie, de candélabres ou de lampes; la majesté de Dieu n'y brille-t-elle pas dans toute sa beauté? Nous cherchons en tâtonnant et nous trouvons de superbes branches d'arbres, de magnifiques bouquets aux fleurs les plus variées. Les murs du temple seront les bois; la voûte le ciel, que nous espérons clair; le bouillonnement du fleuve nous servira d'orgue et les oiseaux feront les chantres. Nous récitons le chapelet, nous chantons l'*Ave Maris Stella* et nous nous retirons bien résolus à dormir.

L'aube vint nous arracher non pas au sommeil, mais aux frissons que le froid nous faisait ressentir. Une centaine de personnes venues des alentours, attendaient le moment d'entendre la sainte messe et de faire baptiser et confirmer leurs enfants. Mais le guide n'apparaissait pas. Comme il était déjà sept heures, il était nécessaire que nous continuions notre voyage. Monseigneur adressa quelques paroles à ce bon peuple, l'exhortant à toujours vivre chrétiennement; nous allions partir lorsque enfin on aperçut l'*arriero* avec la bête de charge. Nous offrons le saint Sacrifice. Monseigneur confirme les enfants et plusieurs adultes, et promet de revenir et de rester plus longtemps au milieu de cette chère population. Nous disons au revoir à nos aimables hôtes qui pour toute récompense demandent la bénédiction de l'évêque.

Nous reprenons donc notre route, plus mauvaise et plus accidentée encore qu'auparavant, car il nous fallait grimper sur l'*Azuay*, un des plus hauts sommets des Andes. Cette montagne ne produit qu'une sorte d'herbe légère, très fine que l'on ne peut employer à aucun usage, et donne asile à quantité d'oiseaux voraces qui ne trouvant pas d'autre proie, s'attaquent même à l'homme, et c'est à peine si celui-ci peut leur échapper en se cachant parmi les herbes. Nous marchions depuis le matin, le soleil se couchait et nous ressentions une vive faim. Mais où trouver une maison? Le jeune *Marquez*, qui s'était fait notre compagnon, nous assurait qu'à peine aurions-nous franchi la grande chaîne, nous serions à *Tambo*, c'est-à-dire aux portes de *Cañar*. Monseigneur, réconforté par cette

parole, m'envoya en avant à la recherche d'un logement. J'éperonnais mon cheval qui se mit à galoper dans le sentier qui longeait la dernière chaîne, coupant ainsi le vent impétueux qui à tout instant menaçait de me renverser. Après une heure de course sans pareille j'aperçus bien au dessous de moi une longue vallée où habitent au sein des plus riantes prairies les anciens et riches Indiens Cañaris. La descente était rapide et dangereuse, je pris toutes mes précautions pour ne pas m'exposer à une culbute désagréable et je parvins heureusement dans le fond de la vallée. De nombreuses cabanes placées au milieu de champs de maïs et de froment me faisaient penser que j'étais à *Tambo*: je m'illusionnais étrangement.

Quelques indiens et indiennes arrivaient auprès de moi, faisant la même route mais en sens contraire. Celles-ci avec leurs multiples jupes et leurs mantelets de grosse laine aux couleurs les plus voyantes, ceux-là avec leurs pantalons et leurs vestes de poil de chèvre, qu'ils recouvraient du fameux *poncho*, couverture qui a une ouverture au milieu pour laisser passer la tête. Tous ces gens aux longs cheveux embrouillés, à la figure hâlée par le vent et le soleil marchaient à pas rapides, selon leur habitude.

A ma vue, ils enlevaient leurs lourds chapeaux de laine blanche, ils faisaient le signe de la croix, et répétant plusieurs fois *Alabado sea el SS. Sacramento del altar*, ils continuaient leur course. Mais je tenais à savoir où j'étais et je leur posais toutes les questions que je pouvais en langue *chévina*:

— *Máiman Tambúman rini?* Par où aller à *Tambo*?

— *Cainigman.* — Par ici.

Máipi tian? Où se trouve-t-il?

— *Cayllepi, taita padre:* — Ici, père, tout près.

Je faisais à tous ces demandes et d'autres semblables, et quand je les interrogeais sur la distance qui me séparait de *Tambo*, tous me répondaient invariablement: *Chullápi, Chullápi:* — Tout près, tout près. — En attendant, je marchais depuis longtemps, j'avais passé devant beaucoup de cases, trouvé plus de trente Indiens, interrogé plus de trente fois, et *Tambo* ne se montrait pas encore. Je me décidai à entrer dans une de ces cases: j'aperçus dans une petite cour deux indiennes

occupées à décortiquer du maïs. En me voyant, elles suspendirent un instant leur travail, mais elles le reprirent bientôt.

— *Uta Tambúman ciayáscia?* — Est-ce que j'arriverai bientôt à *Tambo*? demandai-je d'un ton de voix qui réclamait une réponse sur le champ.

— *Mái carápi!* — Vous en êtes encore loin, me dit l'une d'elles.

Tout déconfit je leur demandais si elles avaient du pain, des poules, du beurre, du sucre, des œufs, et elles n'eurent qu'une seule et même réponse à toutes mes questions: *Mana, mana, mana*, non, non, non!

Je compris que je perdais mon temps; je leur donnais à chacune une petite image et je me hasardai à leur faire une dernière demande:

Lechéta ciaringhicin? Avez-vous au moins du lait?

Ari, ári, taita Padre. — Oh! oui, père, nous en avons.

— Eh bien, ajoutai je, dans quelque temps va passer le *taita obispo* (l'évêque). Vous lui en donnerez, n'est-ce pas, une tasse?

— *Ari, ári. Tandáta, mishkita, ruríta, túcni cúscia.* Oui, père, du lait, du pain, du sucre, des œufs, nous lui donnerons de tout. — Les pauvres femmes ne s'étaient pas aperçues que j'étais prêtre, et c'est pour cela qu'au commencement je n'avais pu rien obtenir; mais lorsqu'elles le surent, elles m'auraient tout donné.

Je pressai mon cheval de nouveau et je fus bientôt loin de toute habitation. J'interrogeais des yeux l'horizon: où aller? Et cependant il fallait que j'arrive. Je fis ainsi deux heures de trajet et je découvris enfin une chapelle sur une petite place. C'était certainement *Tambo*. Descendant de cheval je me rendis aussitôt chez le curé.

— Bonsoir. Je suis salésien: je précède Mgr Costamagna qui va à *Cañar* et qui désire se reposer et se restaurer dans votre presbytère.

— Quel honneur pour moi! s'écria le bon curé.

— Merci, M. le curé. Vous le voyez: les Salésiens sont sans gêne. Et puis je dois vous dire que nous n'avons rien mangé de tout le jour. De plus, nous sommes un peu pressés, car notre visiteur D. Albéra...

— Eh bien! Don Albéra, où l'avez-vous trouvé?

— Nous ne l'avons pas vu, mais nous pensons bien le rencontrer à Cuenca.

— Mais comment? D. Albéra, son secrétaire et D. Mattana, de Gualaquiza sont partis d'ici vers onze heures et demie et ils se rendent à Riobamba par le même chemin que vous suiviez.

— Est-ce possible! Et nous ne les avons pas vus? Quel contretemps! N'y aurait-il pas moyen de leur faire savoir...

— Oh si! Attendez un instant.

Le bon curé sortit et revint presque aussitôt avec le syndic du pays et un autre

homme tout prêt à rejoindre D. Albéra en moins de trois heures. J'écrivis donc un court billet que je lui remis en lui disant : « Allez vite; vous serez bien récompensé. Tâchez de rencontrer Monseigneur: montrez-lui ce billet, et s'il ne vous donne pas d'ordres... » Je n'avais pas fini de parler quand accourut notre muletier, qui me criait: *Taita Padre!* Vite, rendez-vous à Cañar, car *taita obispo* est très fatigué; nous sommes passés par un chemin plus court. — Je repris mon billet, je remerciai le curé et... j'étais bientôt à Cañar.

(A suivre).



Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

QUI pourrait énumérer les grâces spirituelles et temporelles multiples que Marie se plaît à répandre sur les dévots serviteurs de toutes les parties du monde qui se pressent dans son Sanctuaire du Valdocco pendant ce mois qui écoule et surtout pendant ces inoubliables solennités du Couronnement solennel de son Image! Comme elle affirme et prouve admirablement et magnifiquement qu'elle a été, qu'elle est et qu'elle veut être l'Auxiliatrice de tous, des riches comme des pauvres, des grands comme des petits, de ceux qui souffrent moralement comme de ceux qui sont affligés par la maladie ou les plus tristes infirmités, des familles comme des individus, des communautés comme des paroisses, des campagnes comme des villes! Que de milliers et de milliers de fois cette touchante invocation *Maria, Auxilium Christianorum, ora pro nobis* a retenti pendant ces jours bénis, et tous ceux qui la prononçaient n'ont pas tardé à en éprouver l'efficacité. Répétons-la donc dans tous nos besoins; continuons à invoquer la Madone de D. Bosco qui manifeste sa puissance et sa protection avec tant de bonté; demandons-lui son secours qui ne nous sera pas refusé dans quelque circonstance que ce soit, pourvu que nous l'aimions, que nous l'honorions et que nous la prions de tout notre cœur.

Je vous envoie ci-inclus cinq francs que j'avais promis pour vos œuvres si j'obtenais une grâce temporelle.

Oye et Pallet, 9 mars 1903.

F. D.

Je devais me présenter à un concours. Me

défiant de mes propres forces, j'ai associé à mon labeur Marie Auxiliatrice, lui promettant une offrande de 10 francs si je parvenais à réussir. C'est avec le plus grand bonheur et la plus vive reconnaissance que je viens aujourd'hui m'acquitter de ma dette.

Smyrne, 31 mars 1903.

A.

* * *

Madame E. T. avait en juillet dernier son fils âgé de 8 ans gravement malade. Le médecin désespérant de l'enfant l'avait complètement abandonné. Dans sa douleur, la mère se recommanda à N.-D. Auxiliatrice et sollicita la guérison de son fils, en promettant une offrande pour les enfants de l'Oratoire de Turin. Sa prière fut aussitôt exaucée. Le lendemain, l'enfant allait mieux, et quelques jours après il était complètement guéri. Depuis lors il a toujours été en parfaite santé et ne porte aucune trace de sa maladie.

Aiton, 25 mars 1903.

B.

* * *

Ci-joint un mandat de cinq francs pour remercier Notre-Dame Auxiliatrice, d'un faveur obtenue après une neuvaine faite à cette bonne Mère.

* * *

Je vous adresse un mandat de cinq francs promis à Notre-Dame Auxiliatrice pour les orphelins de Don Bosco en reconnaissance d'une faveur signalée obtenue au moment ou je m'y attendais le moins.

Marseille, février 1903.

G.

* * *

Je vous envoie un mandat de cinq francs pour une grâce obtenue par l'entremise de Marie Auxiliatrice.

Alexandrie (Egypte), 11 mars 1903.

J. H.

* * *

Ci-joint la somme de vingt francs pour une grâce demandée à Notre-Dame Auxiliatrice et obtenue presque aussitôt.

Ollioules, 23 mars 1903.

A. P.

* * *

Ci-inclus la somme de cinq francs pour une grâce obtenue par l'intermédiaire de Notre-Dame Auxiliatrice.

Gironde, mars 1903.

X.

* * *

Je vous envoie ci-joint dix francs pour vos Œuvres et je vous demande de faire insérer

dans le *Bulletin salésien* ma reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice et à S. Joseph.

Par leur intercession j'ai obtenu le commencement d'une grande grâce; j'espère fermement qu'ils continueront à me protéger et que j'obtiendrai la grâce complète.

Honneur, reconnaissance et mille fois merci à Notre-Dame Auxiliatrice et à S. Joseph.

Nice, 25 mars 1903.

M. T.

* * *

Ci-joint un mandat-poste de dix francs en action de grâces à Notre-Dame Auxiliatrice et comme conséquence d'un vœu fait à cette bonne Mère.

Adana, 4 mars 1903.

X.

* * *

Ci-inclus un mandat-poste de douze francs en remerciement de grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Marie Auxiliatrice.

Loeminé, 2 mars 1903.

F. H.

* * *

Je vous envoie ci-joint un mandat postal de vingt francs pour m'acquitter d'une dette envers la T. S. Vierge et S. Antoine de Padoue qui viennent de m'accorder la conversion d'une personne bien chère et la réussite d'une affaire difficile.

Chambéry, 18 avril 1903.

R.

Pour obtenir les faveurs spirituelles ou temporelles que l'on désire, D. Bosco recommandait la fréquentation des Sacrements et la pratique d'une Neuvaine consistant en trois Pater, Ave, Gloria, en l'honneur de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST au T. S. Sacrement, suivis d'un Salve Regina. Il recommandait aussi de faire une promesse formelle d'envoyer une offrande, selon ses moyens, au Sanctuaire de Notre Dame Auxiliatrice.





Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

VIE DE MONSIEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli

CHAPITRE XXVII

(Suite)

» Dans cette même lettre, versant les peines de son cœur dans celui de D. Bosco, il lui décrivait les angoisses dans lesquelles son âme avait été plongée et l'ineffable consolation qu'il avait éprouvée à l'arrivée du Vicaire Apostolique de la Patagonie: « Il nous est venu une telle affluence d'élèves que nous nous sommes laissés aller à faire d'extraordinaires dépenses qui certainement nous chargent d'énormes dettes.

Que voulez-vous? La confiance dans les secours de la T. S. Vierge nous a poussé à faire tous nos efforts afin de préparer un local qui fut suffisant pour recevoir tant de pauvres enfants qui venaient se battre à notre porte et réclamaient le pain de l'esprit avec la vie de l'âme. Mais ce n'est pas le seul inconvénient. Le pire est qu'après avoir ainsi recueilli tous ces élèves, sans pour cela délaisser les autres fatigues des Missions, nous nous sommes comptés et à notre grande frayeur nous nous trouvons en nombre et en force bien inférieurs aux engagements que nous avons contractés. Mgr Cagliari s'est bien privé de la moitié de son personnel pour nous venir en aide, mais ces huit confrères placés immédiatement dans les maisons de l'Inspectorerie ont disparu comme de la fumée. Ils ont été comme une rosée qui tombe du ciel sur un terrain depuis trop longtemps des-

séchés. Tous les confrères d'ici et des autres maisons supplient votre bon cœur paternel de nous continuer les secours indispensables pour soutenir tant d'œuvres importantes et les étendre suivant les nécessités. » C'est ainsi qu'il déchargeait son cœur.

Nous ne devons pas passer sous silence un autre motif qui rendait si précieuse et si consolante la visite d'un tel Supérieur que Mgr Cagliari. La République de l'Uruguay se préparait à des élections, et le bruit courait que des mécontents, des factieux pensaient à une révolution à main armée. Celui qui connaît les variations des jeunes Républiques d'Amérique, qui sait les horreurs, les émeutes auxquelles donnent lieu les élections des présidents, peuvent bien juger si les craintes de D. Lasagna n'étaient pas fondées. Aussi quel réconfort, en de si difficiles conjonctures, de sentir auprès de lui quelqu'un qui allait assumer toute la responsabilité, qui l'aurait guidé de ses conseils et consolé en toute occasion. Une des consolations que lui apporta Mgr Cagliari, ce fut d'apprendre que Don Bosco s'en remettait entièrement à la prudence du cher évêque même pour décider de la fondation de la nouvelle maison de S. Paul. Le zélé et prévoyant évêque, après mûres réflexions, après avoir invoqué les lumières de l'Esprit-Saint, fut d'avis de se consacrer complètement et sans délai à la nouvelle fondation dont on devait espérer beaucoup pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

D. Lasagna proposa comme directeur de la nouvelle maison qui devait s'appeler le Lycée du Sacré Cœur ce confrère qu'il connaissait dès son enfance, qu'il avait formé à

la science, alors qu'il était professeur à Lanzo, et qu'il estimait tout particulièrement: c'était D. Lorenzo Giordano. Ce dernier s'embarquait à Montevideo le 15 mai, avec deux compagnons, après avoir reçu les bénédictions de Mgr Cagliero et de D. Lasagna, et après cinq jours de dure traversée, parvenait d'abord à Nichteroy, puis le 1^{er} juin à la capitale de l'Etat de S. Paul.

Les commencements du nouvel Oratoire salésien furent, comme les débuts de toutes les institutions destinées à faire le bien, humbles et laborieux. Là encore disparut bientôt l'enthousiasme excité par D. Lasagna à ses deux précédentes visites; l'argent vint à manquer pour achever la construction même avant que les Salésiens ne fussent arrivés, et ils ne trouvèrent rien de prêt pour s'y loger afin de faire les offices dans l'église. Don Giordano dut prendre pension à l'hôpital de la ville et des colons italiens, et son zèle se dépensa dans ce champ pendant quelques mois; les deux confrères furent hébergés par le charitable chapelain des excellentes religieuses de Notre Dame de Luz. Pendant ces tristes incidents ils ne restèrent pas inoccupés. Sans parler de leur ministère à l'église du Sacré-Cœur et à l'hôpital, ils visitèrent plusieurs colonies italiennes, instruisant les enfants dans la doctrine chrétienne, annonçant la divine parole et administrant les sacrements. Partout ils éprouvèrent de grandes consolations et particulièrement dans la colonie de S. Anne, déjà visitée par D. Lasagna, lors de son premier voyage. Il leur tardait cependant de se consacrer à l'œuvre spéciale pour laquelle ils étaient venus, et le directeur supplia D. Lasagna de revenir à S. Paul; celui-ci s'y rendit en effet et grâce à cette parole ardente qui savait émouvoir les cœurs, ouvrir les bourses et triompher de toutes les difficultés, il parvint à faire reprendre immédiatement les travaux et à faire terminer l'édifice.

CHAPITRE XXVIII.

La direction des âmes — Il se fait tout à tous — Dans les visites inspectoriales — Confiance et candeur — Modération exemplaire — Son secret — Longanimité et fermeté — Puissance de sa parole — Un grand nombre d'amis — Au

milieu des enfants du peuple — Un chardon sauvage sur la figure — Le collège de prédilection — Le Jubilé de 1886 à Paysandù.

Dans ses fréquents et longs voyages à travers la République de l'Uruguay et l'immense empire du Brésil, notre infatigable missionnaire ne se contentait pas de commencer les œuvres, et, pour ainsi dire, d'y mettre le feu, mais il avait souci de soutenir ces mêmes œuvres et de maintenir le feu toujours bien ardent. Son voyage ne l'empêchait pas d'entrer dans tous les détails pour la direction des Oratoires et des âmes qui lui étaient confiés. Les Salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice qui dépendaient de lui nous disent combien son administration fut vigilante et diligente. Don Lasagna, lorsqu'il avait fondé un oratoire continuait à le soutenir en subvenant à tous ses besoins par le moyen de personnel et des ressources pécuniaires, toutes les fois qu'il était nécessaire. Les directeurs savaient rencontrer en lui non seulement un supérieur prudent et plein de zèle, mais un père très tendre, un confrère affectueux. Ses lettres apportaient toujours joie et consolation à toutes les communautés. Mais c'est surtout par ses visites si désirées qu'il parvenait à faire un grand bien au spirituel comme au temporel.

Dès qu'il apparaissait dans une maison, aux premiers mots qu'il adressait à la communauté, on sentait comme une nouvelle vie circuler dans l'oratoire. Le nombre était grand de ceux qui voulaient lui confier leurs peines de conscience; aussi était-il retenu de longues heures au confessionnal où il distribuait en même temps que la grâce sacramentelle, les trésors de ses conseils et de ses avis. Sa visite était pour tous une salutaire occasion de se retremper dans l'esprit de piété et de religion. Pendant son séjour dans une Maison, il invitait le directeur à prévenir tous les confrères de l'exercice de la Bonne Mort, auquel il donnait une grande importance, se conformant en cela encore à l'exemple et aux enseignements de notre bon Père D. Bosco. Combien il était édifiant de le voir pendant toute la journée recevant ses confrères aimés qui, avec une filiale confiance et la simplicité des enfants venaient verser dans son cœur paternel leurs peines, lui raconter leurs faiblesses, les difficultés qu'ils ren-

contraient, les efforts malheureux et les victoires remportées dans leur lutte contre le démon et les passions. Quelle douceur, quel calme descendaient dans l'âme de tous! Le baume qu'il versait cicatrisait toutes les plaies, adoucissait toutes les souffrances et faisait renaître la paix dans tous les cœurs. Il savait aussi avec sa grande prudence apporter un remède opportun et efficace à tous les inconvénients comme à tous les abus. Et cependant dans cet office délicat, il ne cueillait pas toujours des roses. Ceux qui étaient sous sa dépendance, bien que remplis de zèle et animés d'une grande bonne volonté n'étaient toujours que de pauvres enfants d'Adam et n'étaient pas encore parvenus à la perfection. Et qui donc ignore qu'au milieu même des plus belles fleurs du jardin religieux se trouve quelquefois le chien dent? Il lui arriva un jour de reprendre vivement quelqu'un qui dans sa manière de vivre ordinaire semblait se relâcher un peu de ses devoirs de religion. Ce pauvre confrère ne voulant pas reconnaître ses torts et persistant obstinément à s'excuser, D. Lasagna parut perdre un instant son calme accoutumé, et la discussion s'anima des deux côtés. A ce moment même on frappa à la porte, et un des plus insignes bienfaiteurs entra immédiatement sans attendre qu'on lui ouvrit. Le visage de D. Lasagna reprit aussitôt son apparence ordinaire et le visiteur ne put aucunement s'apercevoir de la chaude discussion qui venait d'avoir lieu. Le bon Supérieur mit à dessein la conversation sur celui-là même qu'il venait de réprimander, et il sut si bien mettre en relief la science, les services qu'il avait rendus à la Pieuse Société salésienne, sa bonne volonté et toutes ses rares qualités qu'à peine le visiteur parti, le pauvre confrère tout confus se jeta aux pieds de D. Lasagna, lui demandant pardon de l'avoir contristé et de ne pas avoir écouté ses paternelles exhortations. C'est ce confrère lui-même qui raconta à ses compagnons cette scène que nous venons de décrire.

On ne pouvait s'empêcher de louer hautement et la facilité avec laquelle D. Lasagna oubliait les torts, et l'affection cordiale avec laquelle il traitait ceux que quelques instants auparavant il avait été contraint de reprendre. C'était son secret de se faire ainsi aimer de ses confrères et de tous les inférieurs, et il l'avait appris à l'école de D. Bosco.

Mais si celui qui écrit cette biographie ne peut donner qu'une pâle esquisse du bien moral que les visites de D. Lasagna faisaient à chacun, comment pourra-t-il traduire l'enthousiasme que ce supérieur suscitait par sa parole si vive, si ardente, chez ses confrères, les enfants, les Coopérateurs et tous ceux qui l'approchaient. Une seule conférence privée, un seul sermon suffisaient souvent pour que toutes les difficultés s'évanouissent, comme la neige sous l'ardeur du soleil, pour que tous les obstacles disparaissent et pour que les volontés reprennent une nouvelle énergie. Plusieurs des œuvres qu'il a fondées, furent décidées en un instant et furent la suite d'un de ces discours que son zèle pour les âmes lui dictait. Que d'adversaires des œuvres catholiques s'avouèrent vaincus par sa parole persuasive, ses manières si douces et devinrent de fervents apôtres et les plus dévoués protecteurs de ces mêmes œuvres qu'ils avaient combattues. Nous pouvons dire que tous ceux qui eurent occasion de traiter avec lui en gardèrent partout et toujours les plus agréables souvenirs, et ces liens d'amitié contractée avec lui ne se rompirent jamais.

Aussi agrandit-il beaucoup le cercle de ses amis et connaissances qui se tinrent toujours pour honorés de le recevoir dans leurs maisons et de lui venir en aide toutes les fois qu'il fit appel à leur charité. Grâce à ces rares qualités qui frappaient de prime abord tous ceux qui s'entretenaient avec lui, il pouvait avec fruit donner certains avertissements que d'autres n'auraient pu faire accepter, faire certaines demandes ou propositions qui sur d'autres lèvres auraient semblé souverainement hardies, risquées ou peut-être même offensantes.

Il ne laissait rien échapper de ce qui pouvait être utile aux âmes, et dans ses visites aux divers Oratoires, il se multipliait, embrassant toutes choses, acceptant les fatigues les plus dures et les plus longues, et c'était merveille qu'il put ainsi trouver et le temps et les forces nécessaires pour tout concilier. Il n'omettait jamais d'aller saluer les autorités ecclésiastiques et civiles; il avait coutume, en témoignage de reconnaissance, de rendre visite aux insignes bienfaiteurs, et il ne craignait pas de solliciter l'argent qui lui était nécessaire pour mener à bien ses charitables projets ou pour achever les œuvres

jusque là imparfaites. Il ne manquait jamais de passer quelques heures dans les Patronages, au milieu de tous les enfants du peuple qui fréquentaient ce saint asile, et si par là il encourageait les directeurs, les catéchistes et tous ceux qui s'occupaient de ce véritable apostolat, il ne faisait pas moins de bien aux enfants et aux jeunes gens eux-mêmes.

La grande charité de D. Lasagna envers les plus deshérités, les plus ignorants, me rappelle une aventure qui lui arriva dans un de ses Oratoires : elle m'a été racontée par deux prêtres salésiens qui en furent les témoins oculaires. Il se trouvait donc au milieu de tout jeunes enfants, et, suivant l'exemple de D. Bosco, il se fit petit avec les petits, plaisantant avec eux et prenant part à leurs jeux. Mais quelques instants de familiarité avec ces enfants manquant d'éducation et d'instruction, qui erraient encore, quelques semaines auparavant, en plein désert, suffirent pour que ces pauvres petits s'imaginassent avoir à faire à un camarade ; aussi se mirent-ils à le traiter d'une manière un peu grossière et à l'apostropher dans le langage qu'ils avaient coutume d'employer entre eux. Ils ne s'en tinrent pas là, et ne constatant en lui aucun signe d'impatience ou de désapprobation, ils se mirent par plaisanterie à lui jeter dans le dos des cailloux et tout ce que leur main pouvait saisir. Voilà que l'un d'eux ramassa dans un coin de la cour un vieux chardon sauvage, encore garni de ses piquants et le lui lança à la figure. Le coup avait été violemment porté et quelques épines lui pénétrèrent dans les yeux, au risque de l'aveugler. Cette fois, devant une telle preuve d'amitié, le bon missionnaire ne put plus continuer ; il dut se retirer dans sa chambre où l'on eut toutes les peines à extraire les piquants : par bonheur la pupille des yeux n'avait pas été atteinte. Ce triste accident n'empêcha point Don Lasagna de plaisanter beaucoup sur ce genre de caresses, et de retourner, dès que cela lui fut possible, au milieu de ces pauvres enfants qu'il aimait d'autant plus qu'il les savait plus abandonnés.

Il cherchait le bien de tous les Oratoires placés dans son Inspectoriat, mais il avait, et c'est très naturel, une affection toute particulière pour le Collège de Villa Colon, car c'était sa première fondation, c'était là aussi

qu'il avait le plus travaillé et le plus souffert. Aussi faisait-il tous ses efforts pour que ce collègue ne manquât pas de maîtres et d'assistants ; il y passait tout son temps libre, prodiguant aux enfants qui presque tous appartenaient aux familles les plus distinguées de la République les soins les plus attentifs pour les faire et les voir avancer dans la science et dans la vertu. Il recueillit les fruits les plus consolants de son collègue de prédilection, comme nous le prouvent les succès de beaucoup d'élèves et surtout leur persévérance dans le bien. La société des Anciens Élèves du Collège Pie, de Villa-Colon sera la gloire immortelle de D. Lasagna.

Ses pensées, sa sollicitude allaient encore aux Filles de Marie Auxiliatrice et à leurs nombreuses enfants. Nous lisons en effet dans les *Monographies* des établissements féminins de la République Uruguéenne qu'en l'année 1885, la maison achetée n'était plus suffisante et que D. Lasagna fut obligé de l'agrandir immensément. Comme il ne pouvait y avoir de chapelle publique, on disposa une grande salle de la nouvelle construction en une chapelle privée qui fut bénie par Monseigneur Innocenzo Jeregui, évêque de Montévidéo. Mais ce développement matériel des établissements confiés aux soins des Filles de Marie Auxiliatrice était trop fort pour le petit nombre des Sœurs venues d'Europe ; aussi, toujours hardi dans ses entreprises, conçut-il le dessein de fonder un Noviciat pour y accueillir les jeunes filles américaines qui donneraient des signes certains de vocation, et il n'épargna ni dépenses ni fatigues pour parvenir à son but. Dans ce nouvel Institut, les novices, tout en se formant à l'esprit religieux, s'exerçaient aussi dans des écoles annexes à l'art difficile de l'éducation et se préparaient aux examens publics. Don Bosco approuvait les actes de Don Lasagna, bénissait les premiers fruits de son zèle et prédisait les merveilleux développements que cette institution prendrait dans l'Uruguay et le Brésil. C'est ainsi que les Sœurs de Marie Auxiliatrice eurent une nouvelle Inspection dite de l'Uruguay, indépendante de celle de Buenos-Ayres.

Le Jubilé extraordinaire concédé par Léon XIII à tout le peuple chrétien pour l'année 1886, fut pour D. Lasagna un nouvel excitant à travailler avec encore plus de zèle

au salut des âmes. Nous renouons à le suivre et à énumérer les pieuses industries dont il se servit dans les établissements de son Inspectoriat, les multiples voyages, les rudes fatigues qu'il voulut endurer afin de procurer au plus de personnes possibles les moyens de gagner les indulgences et de bénéficier des avantages spirituels du Jubilé. Cependant nous ne devons pas taire l'immense bien qu'il fit dans l'Église paroissiale de Paysandù. D'ailleurs un des Coopérateurs salésiens de cette ville l'écrivait à D. Bosco, en date du 20 mai 1886. Voici en quels termes il s'exprimait :

DON ALBÉRA

(A suivre.)

LIVRES offerts gracieusement à notre Direction :

Nos enfants, lettre d'un Jésuite proscrit par la loi de 1901, à un jeune professeur. (Librairie Téqui, 29, rue de Tournon, Paris). In-12. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre plein de choses, de choses vécues, et bien écrit. L'auteur, on le sent, possède à fond la matière. Il parle de ce qu'il sait, et de façon si charmante qu'on oublie l'heure en sa compagnie. — *Nos enfants*, dont la secte a juré de détruire la foi, les moyens de les préserver et de les armer pour les luttes prochaines, les principes fondamentaux de l'éducation et de l'enseignement chrétiens, voilà toute la matière de cet ouvrage, où maîtres et parents trouveront des conseils d'or, qui les guideront très utilement dans l'accomplissement de leur tâche.

* * *

Les idées de Matudinaud, par E. Duplessy. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50. Librairie Téqui, 29, rue de Tournon, Paris.

Des livres de ce genre sont les bienvenus, même par ce temps de presse à outrance. Une opinion a toujours droit à courtois accueil lorsqu'elle se présente gaiement, sous couverture claire, en paragraphes courts et finement tournés. Étudiez donc les idées d'Agénor Matudinaud en politique, en religion, en philosophie, vous y trouverez plaisir et profit.

Études. — 20 avril : Choses de Bretagne. Centenaire de Brizeux, par Victor Delaporte. — Le Troisième Jubilé de l'Escalade, par Alain de Beudelièvre. — Les Congrégations, la Chambre et le pays, par Paul Dudon. — Les Fêtes du centenaire de Quinet, par Henri Chérot. — L'Action populaire, par Henri Leroy. — « Nos enfants », par Jean Charruan. — « A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir ? » par Joseph Burichon. — Bibliographie. — Événements.

5 mai : Marie, Mère des hommes, d'après l'ouvrage de M. Terrien, par René de la Broise. — « L'Oblat », par Henri Brémoud. — L'élève de Fra Angelico, Benozzo Gozzoli (1420-1497), par Gaston Sortais. — Benoît XIII à Peñiscola, par Jules Doizé. — Une apologétique nouvelle, par Louis Chervoillot. — Une thèse en Sorbonne. Mgr de Gondrin, archevêque de Sens au XVII^e siècle, par Henri Chérot. — « Le Recrutement

sacerdotal », par Pierre Suau. — Une protestation épiscopale en 1831, par Paul Dudon. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

Nous prévenons nos lecteurs que l'Ouvrage de M. l'abbé Nognier de Malijay sur le *Saint Suaire* est en vente en France, 32, rue Madame, Paris — en Belgique, Librairie salésienne, 57, rue des Wallons, Liège. Le prix en est de 3 f. pour l'étranger, de 2 f. 70 pour la Belgique ou la France, port payé.

L'Ouvrage de M. l'abbé Scaloni, *Capital et travail*, est en vente dans les mêmes librairies, au prix de 1 f. 20 pour l'étranger, de 1 f. 10 pour la Belgique ou la France, port payé.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 avril au 15 mai 1903

France



ARRAS : M. l'abbé Serniclet, curé d'Ames.
AUCH : M. l'abbé Domerc, curé de S. Arailles.
PARIS : Le Très Révérend Père Picard Supérieur Général de la Congrégation des Augustins de l'Assomption.



ARRAS : M^{me} Flamen, *Saint Pol*.
AIX : M^{me} Chanteur, *Arles*.
CAMBRAI : M^{me} veuve Delattre, née Carpentier, *Halluin*.
— M^{me} Elvina Leroux, *Roubaix*.
— M. Jules Lefevre, *Lille*.
DIJON : M^{me} la Vicomtesse de Saint-Seine, *La-marche*.
LYON : M^{me} Geneviève Cherblanc, *Lyon*.
MOULINS : M. Fernand de Loubens de Verdalle, *Yzeure*.
RODEZ : M. Rudelle, père, *Fraisse*.
TARBES : M^{me} veuve Raymond-Couture, née Jeambat, *Pau*.
TOULOUSE : M. Hédin, *Toulouse*.

Autres Pays



ANDLAU : M^{me} Echs, *Sainte Richarde*.
AUTRICHE-HONGRIE : T. R. P. Prieur Thomas Louis Füssi, O. S. B. *Gyor, Szent Martin*.
BELGIQUE : Sœur Caroline Engelen, *Bruzelles*.
— M^{me} Anaïs Cardon de Lichtbuer, née de Keyser, *Delsterbergen*.
— M. Mulle de ter Schueren, *Thielt*.
STRASBOURG : Mgr Schmitt, vicaire général de *Strasbourg*.



Pater, Ave, Requiem.

Avec perm. de l'Aut. ecclésiast. — Gérant: JOSEPH GAMBINO 1903 — Imprimerie salésienne.